

SOUVENIRS DU SAINT-GOTHARD

SAUTE-EN-BARQUE

OU

CONFIDENCES D'UN MULET D'ARTILLERIE

PAR

CH.-L. DE BONIS

Illustrations par Gustave Roux.



K. A. Buechel

LAUSANNE

ALBERT LARPIN, ÉDITEUR
4, RUE HALDIMAND, 4.

Droits réservés.

SAUTE-EN-BARQUE

JJ358

SOUVENIRS DU SAINT-GOTHARD

SAUTE-EN-BARQUE

OU

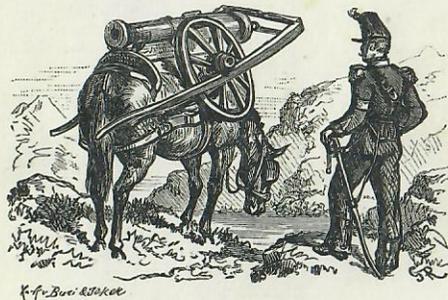
CONFIDENCES D'UN MULET D'ARTILLERIE

PAR

CH.-L. DE BONS

ILLUSTRATIONS PAR G. ROUX

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL.



LAUSANNE

ALBERT LARPIN, ÉDITEUR

4, RUE HALDIMAND, 4.

1873

Droits réservés.

SAUTE-EN-BARQUE

Je ne parle pas, c'est vrai, mais je pense d'autant plus!

A l'inverse de tant de gens qui parlent du matin au soir, sans réfléchir un moment à ce qu'ils vont dire, je rumine, je déduis, je compare, puis..... je me tais.

C'est que certains actes extérieurs, fort sommaires, peuvent seuls traduire nos pensées. Par exemple, pour faire comprendre à un rustaud qu'il nous donne par trop sur les nerfs et que notre patience est à bout, nous n'avons d'autre moyen, la parole nous

manquant pour le lui dire, que de l'empoigner par le col de son habit et de le secouer aussi rudement que possible, ou, ce qui est plus violent, je l'avoue, de lui casser une jambe!

Cette impuissance, dont on ne peut trop gémir, m'amène à définir le mulet : une intelligence hors ligne servie par des organes saugrenus. *abusivement dit*

Elle est cause, chers lecteurs, que je ne vous dis que mentalement ce qui va suivre, au lieu de vous le raconter à haute et intelligible voix.

Si je ne puis parler, en revanche, je sais lire.

Lorsque je me rends à l'abreuvoir, je ne manque jamais, en passant devant la maison de commune, de m'arrêter en face du tableau où sont affichés les proclamations,

les lois et les arrêtés. Je les lis d'un bout à l'autre et cherche à les bien graver dans ma mémoire. Je fais, de cette manière, mon profit de tout ce qui s'étale sur les murailles pour être... peu lu par le public.

Quand je descends dans la plaine, — car j'habite un village de la montagne, — je lis les enseignes des magasins, ce qui m'initie aux divers genres d'états ou de professions et aux efforts que font messieurs les commerçants pour se surpasser les uns les autres.

Les annonces de tir, les appels civiques ravivent mon patriotisme. Les placards bleu-de-ciel, vert-pomme et coquelicot me tiennent au courant du mouvement littéraire de mon époque.

Si, à l'endroit où l'on m'attache, se trouve, par terre, un lambeau de journal, il va sans dire que je le retourne de façon à pouvoir le déchiffrer.

Dans les premiers temps, lorsqu'on me

voyait le nez collé sur une affiche ou incliné sur un carré de papier plus ou moins couvert de poussière, les gens s'arrêtaient et je les entendais s'écrier : — Tiens! tiens! un mulet qui lit!

A présent, personne n'y fait plus attention, vu la fréquence du cas.

Que si mes assertions vous paraissent invraisemblables, vous n'avez qu'à vous faire amener votre âne ou votre cheval et lui apprendre à lire.

La chose se faisant, vous vous prouverez à vous-même qu'elle est faisable.

Seulement il faut de la persévérance.

J'ai tenté, mais en vain, de me mettre à écrire.

Ecrire m'eût énormément servi. J'aurais pu, de cette manière, dire leur fait à bien des gens. J'aurais pu, un jour de revue, signaler

à un colonel fédéral distrait qu'on était en train de manquer une manœuvre. Il ne m'a pas été donné de parvenir à ce degré d'instruction. Inutilement, un bâton entre les dents, ai-je essayé de tracer avec la pointe, sur le sable ou la terre aplanie, des caractères calligraphiques : le découragement est venu plus vite que le succès. J'ajoute, à la décharge de ma renonciation, que mes O s'obstinaient à rester carrés et que mes F avaient les allures fuyantes d'un cerf-volant en train de décamper.

A propos d'un mulet qui sait lire, il n'est pas hors de propos de dire un mot de l'âme des bêtes.

Avons-nous une âme?

Qu'en est-il au fond? Nous aimons, nous souffrons, nous nous souvenons : la pure matière peut-elle en faire autant?

Quoi! *Munito* soustrait et multiplie: des éléphants répètent seuls, au clair de la lune, des pas de danse que, dans leur leçon du matin, ils n'ont appris qu'à moitié; des chats se font servir la pitance monacale en sonnant à propos la cloche du couvent, et ils ne seraient tous ensemble qu'un simple assemblage d'os, de tissus et de chairs!

Des milliers d'animaux, de poissons et d'oiseaux donnent journellement des preuves innombrables de volonté, de discernement, et toute intelligence serait absente en eux et tout en eux ne serait que mécanisme inconscient!

Allons donc!

Je sais bien qu'un certain nombre d'êtres animés font des actes d'une monotonie désespérante, et semblent se copier eux-mêmes éternellement, mais n'y a-t-il pas aussi, parmi la race humaine, des gens souverainement ennuyeux et se répétant sans fin, sans que pour autant on prétende que tout

en eux n'est que matière! Pourquoi ces singulières différences d'appréciation?

Nous a-t-on d'ailleurs étudiés à fond? L'homme peut-il nous suivre dans notre petitesse et notre immobilité apparente? Il y a peut-être des Cléopâtres parmi les écrevisses et des Othellos parmi les cirons!

Résumé: d'après les décisions les plus récentes, prises à la suite de discussions interminables, les bêtes ont une âme périssable.

Mais il est temps de commencer mon odyssée.

Or donc, sachez qu'un jour, dans le village de Sainte-Euphémie, le bruit d'une réquisition de mulets, pour le service de l'artillerie de montagne au rassemblement de 1861, se répandit tout à coup.

Cette nouvelle excita une désolation générale.

Nos maîtres nous regardèrent incontinent comme morts et enterrés, ou tout au moins comme devenus écloppés, fourbus et pous-sifs.

Les plus osés se tournèrent du côté de Berne et montrèrent le poing à la Confédération.

Les enfants vinrent nous regarder avec curiosité et furent tout surpris de nous trouver mangeant du foin comme si de rien n'était. Leurs mères survinrent bientôt après. Elles ne nous avaient pas épargné jusque-là les reproches et les coups de baguette. Les deux poings sur les hanches, ces femmes se mirent à chanter nos louanges sur tous les tons. On nous avait toujours crié que nous étions des entêtés de première force, d'atroces fainéants, des traîtres finis, et voilà que, subitement, nous étions devenus des êtres doués des plus belles qualités

humaines, c'est-à-dire laborieux, patients, point gourmands ni dissipés. Si nos yeux, à ce débordement d'éloges, ne nous avaient pas joué le tour de rester secs, bien certainement on nous eût embrassés à la ronde par-dessus le marché.

La première émotion passée, on se mit à réfléchir. Un finaud fit observer qu'au lieu de nous vanter, il valait beaucoup mieux nous déprécier. « Disons pis que pendre de nos bêtes, proposa-t-il : les experts, étourdis par nos déclarations, s'en iront ailleurs et la réquisition n'aura pas lieu. »

L'avis fut accepté comme un trait de génie.

Tout le village s'occupa alors à nous attribuer des défauts. On exagéra nos imperfections. En un clin d'œil, du premier au dernier, nous devînmes des animaux podagres, vicieux, lunatiques, ayant à se reprocher quantité de côtes enfoncées et disposés à en casser encore un nombre indéterminé.

— Les experts n'ont qu'à venir, se dirent les compères : ils lèveront le pied promptement, pour peu qu'ils nous croient sur parole!

Le lendemain, changement complet de système.

On avait appris, dans l'intervalle, que la réquisition ne serait point gratuite, qu'on rétribuerait convenablement nos services, et que si l'un de nous s'embrochait dans un échalas, en culbutant du haut d'un vignoble, ou finissait de toute autre manière aussi glorieuse, une large indemnité consolera son maître.

Aussitôt un des plus attendris de la veille se mit à calculer de quelle façon sa bête pourrait s'estropier le plus avantageusement pour lui.

Tant qu'il s'agissait d'échapper à la ré-

quisition, personne n'avait pensé à notre toilette : au contraire ! Il est même probable qu'avant de nous exhiber, on nous aurait roulé dans toute espèce de matières peu propres à faire ressortir nos avantages naturels. Mais, dans cette occasion, notre laideur pouvait évidemment nuire à nos seigneurs et maîtres. Il y eut donc un nettoyage féroce. Quelques matadors déterminèrent qu'une étrille ébréchée, qu'une éponge racornie, et nous frottèrent à un degré inquiétant. Nous sortîmes, la plupart, de l'opération lavés à fond et rajeunis, mais en proie à une démangeaison peu agréable.

Mon intention, en racontant ces inquiétudes et ces combinaisons, n'est point de montrer sous un jour désavantageux la population de Sainte-Euphémie, qui est douée de bonnes et solides qualités, apanage ordi-

naire des habitants des Alpes, et qui a en outre ses mérites particuliers. Je range dans le nombre de ces traits distinctifs la frugalité et l'amour du travail, poussés à un degré éminent. Mais, comme tous les montagnards, cette population vit isolée et à l'écart. De là vient que tout événement inusité la préoccupe outre mesure et que toute exigence de l'autorité est d'abord envisagée avec défiance.

De plus, l'argent n'est pas abondant ici et les occasions d'en gagner font généralement défaut. L'aisance ne s'y acquiert qu'à force d'économie. Dans ces conditions, chaque chose est, volontiers et de prime abord, considérée par le côté pécuniaire. Cette tendance n'empêche pas les parents, après la mort d'un père de famille, de se charger de ses enfants orphelins et de capitaliser leur fortune pour la leur remettre, intacte, le jour de leur majorité!

Je fus à peine compris dans le *lavabo*

général ordonné. Ayant l'insigne honneur d'appartenir pour une moitié au révérend curé de Sainte-Euphémie, j'avais moins besoin que mes camarades de ces soins hygiéniques. Je sais d'ailleurs cet ecclésiastique complètement incapable d'avoir, comme quelques-uns de ses paroissiens, fait les calculs dont je viens de parler. Les détails précédents s'appliquent donc à l'ensemble des mulets du village et ne me concernent qu'à demi.

On sait qu'en Valais deux ou trois montagnards achètent souvent un mulet à frais communs et s'en servent à tour de rôle. Le propriétaire riche ou aisé se donne seul le luxe d'un compagnon de travail tout à lui.

En gens qui savent calculer, les habitants de nos vallées ne se procurent point une monture pour ne savoir à quoi l'employer une partie de l'année, ce qui arrive inmanquablement lorsqu'ils ont peu de terres à cultiver.

Ceci explique pourquoi j'ai deux maîtres. Le curé ne pouvant, faute d'ouvrage, m'occuper chaque jour, s'est entendu avec le garde champêtre. Celui-ci lui a remboursé la moitié de mon prix d'achat et s'est procuré ainsi la demi-propriété de ma personne.

Voici donc quelle est la répartition de ma vie.

Le presbytère m'emploie les trois premiers jours de la semaine, l'agent territorial les trois derniers. Les dimanches et les jours de fête m'appartiennent et je les passe à réfléchir, à moins qu'il n'y ait dans le voisinage quelque fête patronale à laquelle le curé soit convié. Le cas advenant, lui et moi, moi le portant, nous y faisons quelquefois acte de présence.

« Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. » Personne mieux que moi ne constate l'exactitude de ce proverbe banal.

Trois jours par semaine, je suis bien

nourri, je fais un travail modéré et j'ai de la litière jusqu'au ventre. Le reste du temps je couche à la dure et je travaille du matin au soir. J'ai de quoi me nourrir, mais rien au delà. Pour amener ces changements, il suffit que je passe d'une écurie à l'autre.

C'est qu'il n'est pas tendre, le garde champêtre! il est vrai que pour lui-même il est tout aussi dur!

Je crois que je ne vous ai pas encore dit mon nom.

J'éprouve quelque honte à en articuler les syllabes, attendu son étrangeté.

On m'appelle Saute-en-Barque.

C'est une appellation de haute fantaisie, car je ne ressemble en rien à une barque et mon allure paisible exclut toute idée de saut ou de cabriole.

Voici les malencontreuses circonstances auxquelles je dois ce nom bizarre :

Marguerite, la vieille servante du curé, revint un jour de Sierre, affublée d'un vêtement qu'on ne lui avait jamais vu et dont la forme était totalement inconnue dans le village.

En l'apercevant, le curé fit deux pas en arrière et poussa une exclamation qui disait à la fois sa surprise et son mécontentement.

Pour comprendre la stupéfaction du vieillard, il faut savoir que, dans certaines vallées reculées du vingtième canton suisse, il existe, en matière de vêtements, des traditions aussi impérieuses que les anciennes lois somptuaires.

Hommes et femmes ne peuvent s'habiller à leur guise. Ils doivent se conformer aux vieux usages qui, se posant comme autant de règles de sagesse, rembarrent de belle façon les amateurs du pittoresque outré et de l'excentrique.

Ces traditions, dont certains pasteurs se constituent volontiers les gardiens, ont leur utilité. Elles contribuent au maintien des bonnes mœurs, empêchent le développement du luxe, préviennent l'appauvrissement des familles et du pays. On leur doit le cachet d'originalité sous lequel apparaissent encore diverses peuplades du Valais.

Uniformité et perpétuité : telles sont les deux bases du système.

Ainsi, le beau sexe de la commune d'Evolénaz a beau regarder sournoisement, à travers les vitrines sionnaises, les étoffes chatoyantes, les bonnets agaçants que la mode y accumule. L'embargo existe sur ces produits des métiers et des doigts parisiens. Hors la robe de drap, si étroite que l'enjambement des ruisseaux en devient difficile; hors la busquière rouge en forme d'écusson plaquée sur la poitrine, et la coiffe blanche emprisonnant le chignon, il n'y a pas, aux sources de la Borgne, de futur à espérer.

Pareillement, le long des pentes fleuries de la Vièze, on ne comprend, on ne tolère la beauté champêtre qu'affublée de la robe noire, du tablier rouge et de souliers découpés outre mesure.

Le Conchard vêtu de drap roux et l'Entremontan habillé de drap noir feraient, au même degré, penser à la fin du monde.

Comment ai-je appris ces particularités? Par une charge à fond du curé contre son jeune auxiliaire, lequel, un jour, laissa entrevoir que, devenu chef de paroisse, il pourrait pactiser quelque peu avec le siècle.

On s'explique dès lors la surprise du bon curé à la vue de sa vieille gouvernante drapée dans un saute-en-barque.

— Que veut dire cette mascarade, Guiton, s'écria le digne ecclésiastique en prenant un ton sévère. Où êtes-vous allée pêcher ce vêtement de perdition?

— C'est ma sœur de lait, madame la présidente de Lovina, à qui je suis allée

rendre visite en passant à Sierre, qui m'en a fait cadeau. Devais-je la mécontenter en refusant? Avec ça qu'il fait bon blesser l'amour-propre des gens de la plaine!

— Et comment appelle-t-on cette chose-là?

— Un saute-en-barque.

— Un saute... en... barque! répliqua le curé, qui n'en croyait pas ses oreilles.

Le nom faisait vraiment du cadeau une double énormité.

— Oui, mais puisque vous êtes si fâché du présent, je m'en vais l'ôter et j'en ferai des gilets pour les enfants du marguillier. Je ne veux pas causer du scandale dans la paroisse.

— A la bonne heure, Guiton! Vous comprenez que si j'avais toléré cette nouveauté, je n'aurais bientôt plus été maître de nos gens. Un saute-en-barque! Peut-on abuser ainsi des termes!

On voit, par ces exclamations, que le vieillard, ferré à glace à l'endroit de la théo-

logie et des sciences de cet ordre, était d'une candeur d'enfant et n'avait, de sa vie, feuilleté le catalogue des appellations biscornues inventées par la mode.

Il fut fait ainsi que la servante l'avait promis. Mais si le vêtement rentrait dans l'ombre, le nom survécut et j'en porte la peine.

En effet, le curé ne savait comment m'appeler. Son vicaire lui soufflait malicieusement les noms les plus retentissants de l'histoire, mais sans parvenir à lui en faire choisir un. A l'entendre, il n'y avait pas moyen de sortir de Pégase, Bucéphale ou Hippogriffe. Subsidiairement, il mettait en avant le destrier des quatre fils Aymon et le palefroi de la reine Berthe, mais sans réussir davantage.

Sur ces entrefaites avait eu lieu la course de Marguerite dans la plaine et la petite scène que j'ai racontée.

Le curé, continuant à se creuser la tête

pour trouver le nom introuvable, s'écria tout à coup :

— C'est décidé! Il s'appellera Saute-en-Barque. Cela fera plaisir à Marguerite en lui rappelant son obéissance envers moi et sa générosité à l'égard des enfants du marguillier!

Et voilà comment les grandes choses sont parfois le résultat d'un fait insignifiant.

Je vais maintenant indiquer comment je m'y suis pris pour acquérir de l'instruction et m'élever au-dessus de la condition d'un simple mulet.

Il faut d'abord vous dire que je ne manque point de jugement. Si je pouvais parler, on m'accorderait facilement de l'esprit. Ma mémoire, en outre, est excellente : il me suffit d'entendre une lecture pour qu'elle se grave à jamais dans mon souvenir.

L'écurie où je loge, quand je suis au service du curé, est attenante au jardin du presbytère. De ma fenêtre, je puis facilement, en avançant un peu la tête vers l'ouverture, voir ce qui se passe et entendre ce qui se dit dans le potager. Or, toutes les après-midi, depuis des années, le bon vieillard gagne le pavillon qui se trouve au bout de ses plates-bandes, s'assied à l'abri de la pluie ou de la chaleur, ferme à demi les yeux et attend... Alors le vicaire arrive tout épanoui. Il déploie une gazette et en fait tout haut la lecture. Les deux prêtres, faisant trêve à leurs tribulations pastorales, s'occupent bientôt uniquement, pendant une heure ou deux, des nouvelles que le journal leur apporte et se lancent, tête baissée, à la suite de celui-ci, dans les questions politiques les plus embrouillées.

La lecture finie, on discute naturellement les événements qu'on vient d'apprendre, mais rarement les impressions et partant

es appréciations sont les mêmes. Le curé, presque toujours, se frotte les mains quand le vicaire est ahuri, et réciproquement. La plupart du temps, la mauvaise humeur de l'un fait la suprême joie de l'autre. Ceci revient à dire que le premier apporte dans son jugement la réflexion et la maturité que donnent les années, tandis que le second est l'homme du premier mouvement.

On peut se figurer que, pendant bien des mois, je ne comprenais absolument rien à ces lectures et à ces discussions. C'était comme un bourdonnement confus frappant mon oreille sans éveiller en moi aucune idée distincte. Il devait en être ainsi, car la clef de toutes ces choses, c'est-à-dire certaines connaissances élémentaires, me manquait. La géographie, par exemple, m'était inconnue. Je voyais bien, lorsque nous descendions dans la plaine, le Rhône s'en aller éternellement du côté de Sion, mais ignorant l'existence des mers, je ne soupçonnais point

qu'il s'y jetât quelque part, et que d'autres fleuves, après avoir comme lui arrosé des villes et de vastes régions, s'y perdissent à leur tour. La terre me semblait l'espace que je pouvais embrasser du regard, et les montagnes voisines, des limites infranchissables. J'étais tout aussi peu avancé en histoire. Les anciennes guerres des peuples, les sanglantes querelles des rois ne surchargeaient aucunement ma mémoire. César, Charlemagne, Napoléon, n'étaient pour moi que des mots vides de sens. J'étais tout aussi étranger aux affaires politiques de notre époque. Devant mon râtelier bien garni, mon imagination ne voyait pareillement s'accomplir aucune des grandes œuvres de ce temps-ci. On ne s'intéresse point à ce qu'on ignore, aussi n'aurais-je point sacrifié une bouchée de foin pour que la France restât ou non la première nation du monde, ni vu de l'eau à boire dans la jonction de la Méditerranée et de la mer Rouge.

A la longue, tout changea.

Dans la nuit de mon intelligence commencèrent à luire des éclairs fulgurants, dont je fus tout à la fois éclairé et ébloui.

Un simple journal m'apportait la foudre!

J'aurais dû dire: un journal et les discussions dont il fournissait le texte et l'occasion. En effet, celles-ci donnaient un sens complet à maintes expressions que je ne comprenais pas encore, ou dont je ne saisissais qu'à demi les nuances variées.

Peu à peu, le rapport des mots entre eux, la force et la valeur des termes me devinrent familiers.

Ce travail d'assimilation dura quatre longues années.

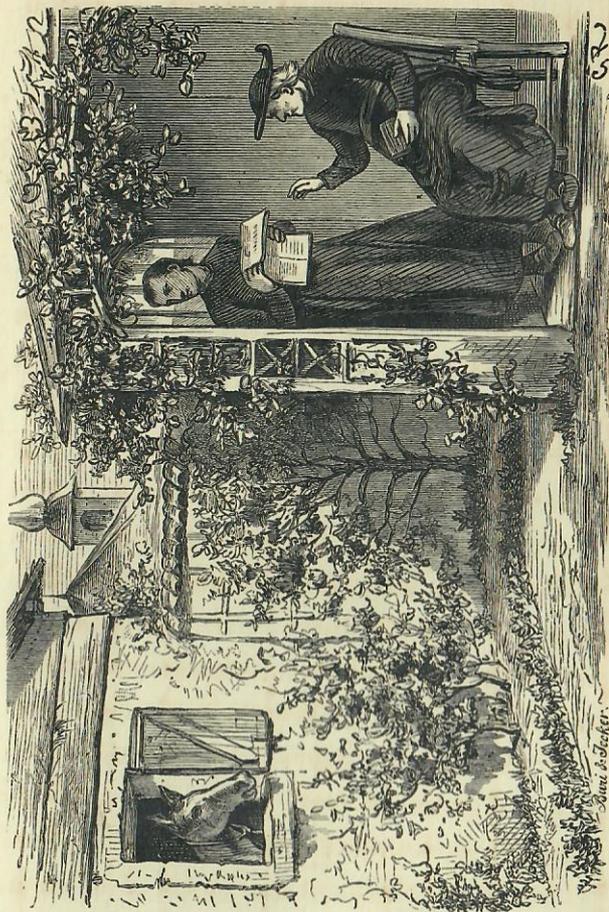
J'y aurais sans doute mis un peu moins de temps s'il n'eût pas fallu compter avec le garde champêtre, lequel ne se doutait point de la métamorphose en train de s'opérer, et qui, s'il eût pu la deviner, y eût mis bon ordre.

Nonobstant les interruptions continuelles que mon service chez lui apportait à mon instruction, celle-ci marcha de plus en plus rapidement.

Il n'y a que le premier million qui soit difficile à acquérir.

Que l'on ne s'inquiète point trop du décousu que doivent présenter des connaissances acquises ainsi à bâtons rompus : l'intuition suppléait chez moi à la méthode, et le connu me faisait deviner l'inconnu.

J'en vins à pouvoir me poser en tiers dans les entretiens de ces messieurs. J'y prenais part, ainsi que je l'ai expliqué, en passant la tête par la fenêtre de l'écurie et en regardant les interlocuteurs avec attention et déférence. Ces allures discrètes furent appréciées. Quand on discute, on aime assez à trouver des auditeurs : au besoin on accepte le premier venu, et il n'est pas rare qu'on s'en rapporte à sa décision. Le curé et le vicaire n'avaient que moi sous la main.



Je les voyais quelquefois se tourner de mon côté comme pour avoir mon avis.

Je ne leur paraissais pas sans doute trop borné : ils m'acceptaient faute de mieux. Je les voyais quelquefois se tourner de mon côté comme pour avoir mon avis sur la valeur de leurs arguments. Il faut dire aussi que j'y mettais des formes. Lorsque je devais donner tort au vieillard, je ne lui marchandais pas les égards. Avec son subordonné, je me gênais moins, sans que mon attitude vis-à-vis de lui eût cependant rien de trop léger. Au premier, j'exprimais notre désaccord en branlant mélancoliquement la tête de droite à gauche. J'indiquais au second, en secouant de son côté les oreilles, qu'à mon avis il se fourvoyait. J'allais parfois jusqu'à hausser les épaules, mouvement qu'il traduisait ainsi : Oh ! pour cette fois, cher vicaire, vous n'y êtes pas, mais pas du tout !

On comprend le plaisir que je devais goûter dans ces tête-à-tête. J'étais charmé sans doute des qualités dont le curé est la haute

et vivante personnification, mais le vicaire avait quelque chose de si entraînant et de si communicatif, que je ne pouvais jamais me lasser de l'entendre.

Rien ne lui semblait impossible. Pour peu qu'on lui signalât des obstacles, il se tirait d'affaire en mettant le feu aux quatre coins du globe. Il s'occupait de l'Asie avec passion, de l'Amérique avec entêtement, et ne montrait de la mollesse qu'à l'égard de l'Afrique. Mais l'Afrique est si peu connue qu'on peut bien se passionner médiocrement pour elle. Dans ses moments perdus, il n'y avait pas jusqu'à l'Australie qu'il n'entreprît de civiliser de fond en comble. Tous les trônes, à l'entendre, étaient vermoulus, et il semblait qu'il n'eût qu'à tirer un fil pour les jeter bas. Il déclarait les monarchies caduques, les souverains rococos, les pairies absurdes, les institutions actuelles décrépites. Hors le saint-siège et la Suisse, rien n'avait plus, à ses yeux, chance de durée.

Aussi il fallait voir comme il refaisait prestement la carte de l'Europe et quels grands coups de ciseaux il donnait à travers les continents et les mers pour remettre dans le bon chemin ce qui, selon sa manière de voir, allait tout de travers!

— Monsieur le curé, disait-il un jour, vous me croirez ou vous ne me croirez pas, mais je vous dis, moi, que la Suisse est entourée de voisins trop puissants. Voulez-vous me charger d'y porter remède?

— Dieu m'en préserve, mon jeune ami! répondit le curé en souriant: le remède serait pire que le mal. Vous nous feriez, en un tour de main, un gâchis épouvantable, et bientôt, en Suisse même, tout serait sens dessus dessous.

— Ecoutez mon plan! En fait de théories, celle des versants de montagnes me paraît le *nec plus ultra* de la perfection. Elle n'est pas de moi, mais je m'en empare avec d'autant moins de scrupule qu'assuré-

ment j'aurais fini par l'inventer moi-même. — A quoi devons-nous songer avant tout, nous autres Suisses? Je ne parle pas, bien entendu, de nos derrières, qui sont parfaitement assurés, grâce aux citadelles de granit que nous avons à dos. Je parle de nos approches. Or, je vous le demande, nos approches sont-elles à couvert comme nos derrières? Qui oserait l'avancer? L'ennemi, en trois étapes, peut aborder l'armée des confédérés sans lui donner le temps de la réflexion. Là est le danger. Ce péril, je le refoule à distance au moyen de ma théorie. J'annexe à la Suisse les contrées qui, à dix ou quinze lieues à la ronde, enserment ses frontières. En d'autres termes, je m'empare des versants français, italiens et allemands de nos montagnes. Cela fait, je ne vois pas ce qui nous empêcherait de passer notre vie aussi tranquillement que des marmottes pendant la morte-saison.

— Admirablement trouvé, sans aucun

doute! Il est clair que la France, l'Italie et l'Allemagne vous laisseront faire!

— Je respecte l'interrupteur; quant à l'objection, je l'enjambe! Comprenez donc, cher monsieur le curé, que nous marchons à un cataclysme. On va tout refondre, tout rajeunir. N'entendez-vous pas craquer l'Europe?

— Je crois entendre craquer quelque chose beaucoup plus près de moi!

— Vous pensez que je divague? Eh bien, vous verrez ma prophétie se réaliser très prochainement. Ce sera alors le moment d'élever la voix. Comme il n'y aura plus, dans notre vieux monde, que des républiques, il sera facile de s'entendre. Ma théorie des versants, appuyée nécessairement par un grand peuple voisin, passera comme une lettre à la poste! De cette manière, l'équilibre sera rétabli, et nous, Suisses, toujours plus en sûreté.

Ainsi disait le vicaire, pendant que le

curé, se renversant en arrière, riait franchement des originalités qu'il venait d'entendre.

On voit, par cet échantillon de ses thèses de prédilection, que le paradoxe allait tout à fait à la nature prime-sautière et aventureuse du vicaire.

Un reproche qu'il faisait aux grands promoteurs de la régénération politique et sociale du globe, c'était de ne pas le mettre à contribution, pécuniairement, pour faire marcher l'entreprise : il est vrai que, selon toutes les apparences, ils ignoraient son existence. En attendant, le jeune novateur coopérait de son mieux à toutes les bonnes œuvres qui passaient à sa portée, si bien qu'il était toujours sans le sou. La *Propagation de la foi*, les *Missions à l'intérieur*, la *Sainte Enfance* n'avaient pas d'adeptes, de zélateurs plus dévoués. Son excellent cœur compatissait à toutes les misères rapprochées ou lointaines. Une nuit sur sept,

il ne dormait pas, tant les petits Chinois lui donnaient de soucis!

Si l'on se souvient de ce que j'ai dit précédemment, on se figurera sans peine que je n'étais pas toujours à si bonne école. Quand on venait me réclamer du logis voisin, je me trouvais transporté dans un milieu tout différent. C'était la même paroisse, mais un autre monde.

Un mot d'abord de mes occupations. Tantôt je descendais de la montagne d'immenses charges de foin, tantôt je portais l'engrais dans les vignes, tantôt enfin il me fallait aller à la manœuvre dans la plaine. A la fin de l'automne, on amenait dans le hameau les fromages, *tommes* et séraes fabriqués sur les alpages durant l'été. Les vendanges ou-

vertes, nous cheminions toute la nuit pour nous trouver, à l'aube du jour, à quelques lieues de là, en plein vignoble. Chargé incontinent de deux grands sacs de peau bourrés de raisins, je devais alors revenir sur mes pas et regagner la montagne. Puis nous recommencions de plus belle, si bien qu'à la Saint-Martin mon embonpoint avait disparu. Mais n'importe ! On ne pouvait laisser le bois d'affouage sous la neige, aussi devais-je mettre à couvert tout celui que le curé avait fait fabriquer et tout celui que le garde champêtre avait préparé lui-même pour l'hiver.

Mon second maître est l'un des propriétaires aisés de la commune, ce qui ne l'empêche pas de travailler et de faire travailler sa famille comme si elle était dans la gêne. C'est un montagnard de la vieille roche, bronzé par le soleil et l'air mordant des glaciers, levé avec l'aube et toujours le dernier couché. Les malheurs n'ont pas

plus de prise sur lui que l'âge et la fatigue : ses membres de fer sont à l'unisson avec la trempe de son âme. Il rit rarement, parle peu, se montre le plus ardent à l'ouvrage, n'est jamais malade, et, si le sort le frappe, se borne à dire : Que la volonté de Dieu soit faite !

La mère de ses enfants est aussi une maîtresse femme, qui n'est jamais inactive et fait prospérer la maison par son activité et sa prévoyance. Le seul bruit de ses sabots suffit pour remettre en marche tous les rouets des jeunes filles et des servantes lorsqu'il leur arrive, ce qui est bien rare, de se donner un moment de répit. Malheureusement elle se laisse aller à la manie de l'entassement, si commune parmi les alpicoles des districts du Centre. Aussi est-elle citée dans la vallée pour le nombre de ses *toupines* de beurre cuit et de ses gigots de mouton séchés. Ces approvisionnements de vieille date, — auxquels il

faut ajouter une superbe lignée de barils de *glacier*¹, — se comptent par vingtaines. Ils iront encore en augmentant jusqu'à ce que la mort du père de famille vide à la fois et d'un seul coup, au profit des populations conviées aux funérailles, la cave, le grenier et le *raccard*.

Parmi leurs enfants, celui que j'aime le mieux est Ursule, l'aînée de la famille. C'est elle qui, la plupart du temps, lorsque son père et ses frères travaillent dehors, garnit ma crèche et me conduit à l'abreuvoir. Déjà grandelette lorsque son père m'a acheté, elle a fini par se former depuis lors. C'est, comme on dit, un beau brin de fille, de l'air le plus avenant et du caractère le plus heureux. Si j'en crois certaines œillades que lui décochent, en tout bien tout honneur, les gars du village, elle ne risque aucune-

¹ Vin récolté dans la plaine et qu'on a transporté dans le voisinage d'un glacier, ce qui l'améliore considérablement en peu de temps.

ment de coiffer sainte Catherine. Vienne l'an prochain, et la paroisse pourra bien compter un ménage de plus. Pour mon compte, je ne saurais m'en plaindre, car, dans ce cas, il en résultera bien certainement pour moi quelque bonne aubaine.

Ursule est en rapports journaliers avec la servante du curé : Marguerite est sa marraine. Elles causent fort souvent ensemble pendant que l'une ou l'autre me *gouverne*, sans se douter le moins du monde que pas une de leurs paroles n'est perdue. J'apprends ainsi maints détails locaux. Il se mêle bien quelquefois de purs cancons à ces chroniques villageoises, mais on ne peut exiger d'une femme de ne transmettre une nouvelle qu'après en avoir vérifié l'exactitude.

Le sexe curieux ne saurait être astreint à une circonspection incompatible avec sa nature.

Comme l'abeille tire son miel de toutes

les fleurs et même de quelques-unes qui sont armées ou garnies de piquants, je ne laisse pas de tirer, des tête-à-tête de ces deux filles, un certain parti au profit de mon instruction.

Le garde champêtre a été nommé plusieurs fois juge de la commune, mais il a constamment et sans hésiter décliné ces fonctions. Au curé qui, un jour, dans son jardin, le sollicitait d'accepter, je l'entendis répondre, d'un ton ému :

— Moi, juge, monsieur le curé: non, non, cela ne sera pas! Jean-Pierre Verger, votre paroissien, n'est pas du bois dont on les fait. Vous me connaissez de vieille date. Je ne m'attarde aucunement par les chemins, moi, sauf quand je vais, à travers les récoltes, faire mon métier de garde champêtre. J'évite les détours et ne cherche point midi à quatorze heures. Avec cette humeur-

là, je souffrirais mort et martyr s'il fallait me voir entre les mains de messieurs les avocats. Des gens que je respecte, mais qui ont un malin plaisir d'entortiller un pauvre juge de village. L'un lui dit blanc, l'autre lui dit noir. Il ne sait à qui entendre. On le tiraille à droite avec des citations à tort et à travers, puis à gauche en lui parlant latin, ce qui, au lieu de lui aider, ne fait qu'augmenter la confusion. Les choses qui d'abord lui paraissaient claires comme le jour, finissent ainsi par s'embrouiller tellement qu'il n'y voit plus que du feu. En un tour de main, il aurait décidé qui de Pierre ou de Jacques a raison, mais il y est pour ses bonnes intentions. On lui démontre qu'il se comporte en étourdi et qu'il doit tourner longtemps autour de la question avant de l'aborder. C'est la loi! lui dit-on, et il ne peut pas, lui, faute de la bien connaître, dire le contraire. L'oserait-il, d'ailleurs? Un simple villageois tenir tête à des hommes si

polis et qui en savent si long! Il est pris dans les engrenages d'une demi-douzaine de codes. Comment viendrait-il à bout de s'en dépêtrer?

— C'est bien un peu comme cela, Jean-Pierre, mais quoi! nous ne pouvons pas, à nous deux, changer les lois. D'un autre côté, la commune ne peut se passer de juge et je ne vois personne ici plus capable que vous de remplir ces fonctions.

— La place ne restera pas vacante parce que ma conscience me défend de l'accepter.

— Considérez...

— Non, non, laissez-moi rester ce que je suis. Garde champêtre je suis, garde champêtre je mourrai. Tenez, la campagne et moi, c'est les deux doigts de la main. Dieu me pardonne! je crois que nous nous aimons comme des amoureux. Pourrions-nous nous passer l'un de l'autre? Voilà vingt-cinq ans que je la fréquente et qu'elle est habituée à ma bonne et à ma mauvaise

humeur. Aussi il faut remarquer comme elle sourit et voir comme elle me regarde quand je fais ma tournée! Les petits oiseaux ne manquent jamais de me saluer lorsque je descends le long des haies où ils ont leurs nids. Quand, au mois de mai, il m'arrive de passer sous des pommiers ou des cerisiers, ils m'envoient des fleurs par grosses poignées. On ne me fera pas croire que pour un autre ils seraient aussi aimables. C'est que personne ne s'intéresse aux biens comme moi. Je connais chaque morceau de terrain, à qui il appartenait dans l'ancien temps, qui en héritera, les réparations qu'on y a faites et les cultures qui y ont poussé depuis que j'étais jeune. Jean-Pierre sait ce qu'il faudrait pour les rendre contents et il tâche de le leur procurer. Tel seigneur¹ souffre de la sécheresse et veut de l'eau; tel autre, au contraire, devient marais et

¹ Mesure valaisanne de contenance très différente suivant les districts.

réclame une tranchée qui lui permette de s'égoutter. Avec cela, je veille à ce qu'il ne leur arrive point de mal. Les maraudeurs (il y en a partout) trouvent à qui parler. Le conseil est prévenu quand le *bisse* communal menace de crever ou que des quartiers de roc font mine de descendre de la montagne. Je rétablis les clôtures gâtées et supprime les sentiers qui ne sont pas dus. A ce métier, on gagne une bonne santé et la tranquillité de l'âme. Je serais bien fou d'y renoncer.

— On y gagne aussi de grandes fatigues. Mais tout considéré, vous avez raison de préférer ces occupations-là à de fréquents rapports avec les hommes.

— Tenez, monsieur le curé, je sens que je tomberais malade si je quittais mes chères campagnes. Il me semble aussi que tout irait à la débandade si elles devaient se passer de moi. Il leur faut, de temps en temps, un mot d'amitié ou d'encouragement, et

même de reproches quand elles le méritent. Lorsque je vois des blés superbes, des arbres chargés de fruits, je leur dis : Ça va bien, allons, continuez ! En voilà de l'activité et du savoir-faire ! Aux champs paresseux, je montre volontiers le poing. Oui, quand les coquelicots ou les bluets étouffent les épis, quand les pommes de terre prennent maigre tournure, ou que les prés ne produisent rien, je ne leur épargne pas les gros mots. Indigné, je leur demande si Dieu les a mis ici-bas pour laisser mourir de faim le pauvre monde et s'ils ignorent que l'arbre stérile doit être coupé ? Et, en tournant les talons, j'entends, de tous les coins de nos terres, des voix qui disent : Excusez-nous, Jean-Pierre, pour cette fois-ci : l'an prochain on se conduira mieux ; vous verrez, nous saurons reconnaître votre bonté !

Là-dessus, le garde champêtre qui, depuis un moment, écoutait les merles siffler dans le bois voisin, prit congé du curé en me

lançant à la dérobée un regard qui voulait dire : Ce paresseux n'a rien compris à mes raisons, mais elles n'en sont pas moins bonnes.

J'avais tout compris, au contraire.

Cette conversation m'a tout à fait ramené au garde champêtre : il m'est apparu, dès lors, sous un jour tout nouveau. C'est, pensais-je, seulement l'écorce qui est rude chez cet homme ; le tronc contient une sève abondante, quoique cachée. Est-ce sa faute s'il a si peu d'instruction ? En manque-t-il d'ailleurs complètement ? Lorsque je suis en rapport avec lui, il ne perd pas son temps, j'en conviens, en vaines paroles, mais pourquoi prendrait-il souci de moi ? Je ne suis pour lui qu'un mulet, tout ce qu'il y a de plus mulet. Sous son toit, je n'entends par-

ler, à la vérité, que de vaches prêtes à vèler, de la baisse des cabris et du renchérissement des fromages, mais cela doit être. Ces gens ne prennent intérêt qu'à leurs travaux et à leurs récoltes : pourquoi se tourmenteraient-ils de querelles et de faits qui ne peuvent les atteindre ? Je suis donc bien déraisonnable d'exiger d'eux davantage, et le mieux c'est de les prendre et de les aimer tels qu'ils sont.

J'espère qu'on aura admis, sans trop sourciller, mon assertion de tout à l'heure, que j'ai voulu apprendre à lire et que j'y suis parvenu.

Voici comment j'ai procédé.

Le vicaire est chargé de l'école du village. Le local où les bambins s'initient aux belles-lettres démontre que, parfois, sans que la

physique ait droit à trop crier, le contenu peut être plus volumineux que le contenant n'est spacieux. Le vicaire explique le phénomène en disant que ses élèves rentrent les uns dans les autres. De fait, il s'opère là des miracles de compression enfantine. Aussi, dès que la neige disparaît, les petits écoliers se répandent-ils dans le jardin du presbytère comme une volée de moineaux. On porte là une partie du matériel de la classe, on s'assied un peu partout, on épelle, on lit, on récite aussi bien, je veux dire beaucoup mieux, que dans la chambre d'école.

Mes garçons imaginèrent un jour de suspendre leurs tableaux de lecture à un poirier de basse tige tout chargé de boutons roses prêts à s'ouvrir. Groupés au-devant et une baguette en main, ils décomposèrent l'alphabet en répétant à satiété les mêmes lettres. Ils me tournaient le dos, par conséquent les tableaux me faisaient face. J'étais

tout yeux et tout oreilles. C'est donc, pensais-je, au moyen de ces petits signes noirs et crochus qu'on peut réaliser les merveilles de la fameuse formule : Sézanne, ouvre-toi ! Je n'avais garde de manquer une aussi belle occasion. C'était vraiment le cas de ne pas la négliger, car âme qui vive essaierait-elle jamais de m'apprendre à lire ? Comment pourrais-je le demander ou seulement en suggérer l'idée ? Les enfants recommençant plusieurs fois ce manège, il se fit, en quelques jours, une chose qui jusque-là ne s'était jamais vue, mais qu'averti on peut répéter indéfiniment. L'alphabet, avec ses voyelles et ses consonnes, sa ponctuation et ses chiffres, entra dans la tête d'un mulet et n'en sortit plus !

Or un mulet qui sait épeler sait lire.

Après ce petit retour sur mes antécédents qui aura servi, je l'espère, à faire connaître quelque peu les gens au milieu desquels je vis, ainsi que moi-même, je vais maintenant

raconter mes prouesses militaires et mes autres aventures.

Ce matin, roulement de tambour et publication à travers le village.

Qu'est-ce que ce peut être?

Je ne tarde pas à le savoir. En allant à la fontaine, une pancarte affichée à la maison de commune m'apprend que la réquisition annoncée va avoir lieu et qu'il sera procédé, dans l'après-midi, au choix des sujets.

Pendant que je dévore des yeux l'annonce officielle, passent le curé et le vicaire qui reviennent de l'église, où ils sont allés dire leur messe.

— Regardez un peu, monsieur le curé, s'écrie le jeune prêtre. Saute-en-Barque qui se met au courant des nouvelles du jour.

— Ce n'est pas la première fois que cela lui arrive, répond le curé. D'après ce que Marguerite m'a raconté, il est rare qu'il se rende à l'abreuvoir sans faire une longue station devant les affiches. On dirait, Dieu me pardonne ! qu'il peut en tirer quelque chose.

— Il n'a pas l'air trop contrarié, ce qui prouve que la publication n'est pour lui que de l'hébreu. Eh bien, mon pauvre Saute-en-Barque, te voilà pris !

Le curé répond pour moi.

— Comment, pris ? Il faudra voir. Peut-être échappera-t-il.

— Lui !.. un mulet superbe ! Une bête dont l'un de ses maîtres fait un enfant gâté, à ce que dit l'autre... le garde champêtre.

— J'espère qu'on nous le laissera. Il a un si bon caractère ! On le rendrait peut-être méchant par là-bas, faute de savoir le prendre. J'ai idée qu'il restera.

— N'y comptez pas : il y a deux raisons pour qu'on nous le prenne.

— Voyons ces raisons.

— D'abord, c'est le plus beau mulet de la paroisse, je le répète.

J'avoue que ce compliment ne fit pas seulement plaisir au curé. On a beau être un mulet, on n'est pas de fer. Je saluai d'un air de satisfaction et d'acquiescement.

— Voyez-vous le drôle ! Il a l'air de mordre à l'éloge et de m'en savoir gré.

— Ensuite ?

— Ensuite... c'est que les gens attendus ici, apprenant à qui il appartient, le choisirent à coup sûr. Histoire de vexer quelque peu le tricorne.

— Eh bien, après tout, si on nous le prend, on nous le rendra, et s'il plaît à Dieu ! pas trop détérioré. Il verra du pays. J'aime à penser qu'il se conduira bien, ne fût-ce que pour ne pas me contrarier. N'est-ce pas, Saute-en-Barque, continua M. Gra-

vibus d'un ton ému, en me passant la main dans la crinière, n'est-ce pas que tu chercheras à faire honneur au vieux curé de Sainte-Euphémie ?

L'émotion me gagne enfin. Je suis sur le point de me mettre sur mon séant et de poser l'un de mes pieds de devant sur mon cœur, en levant les yeux au ciel pour faire comprendre au curé qu'il peut compter sur moi, mais je m'arrête à temps. M. Gravibus peut prendre peur en voyant son mulet se lever tout à coup. Je me borne en conséquence à faire signe qu'oui et à lever la tête avec résolution et fierté.

— Je vous dis, monsieur le curé, que cette bête nous comprend ! s'écrie le vicaire enchanté de l'à-propos avec lequel je viens de faire cette réponse.

Là-dessus, ces messieurs s'en vont déjeuner et je m'achemine tout joyeux du côté de l'écurie. Au moment d'en franchir le seuil, je vois déboucher sur la place un

bon papa, orné de lunettes et habillé en homme de la plaine, plus trois ou quatre militaires dont l'uniforme m'est encore inconnu.

J'entends dire que c'est un vétérinaire et des soldats d'artillerie. Le sergent, chef de ceux-ci, traîne un grand sabre et porte des éperons, que chacun remarque à cause du bruit qu'ils font. Les enfants le suivent des yeux en se mettant trois ou quatre doigts dans la bouche, ce qui, dans les villages reculés, est un indice de vive admiration. Il a une grosse moustache rousse et les cheveux coupés ras, mais avec cela un air de si belle humeur qu'on se rasure bien vite.

Il me plaît de prime abord, cet homme. Il a beau, par moments, rouler ses gros yeux à fleur de tête et prendre des airs de Gargantua à jeun, personne ne se méprend sur son caractère et ses penchants. On voit qu'au fond il n'est point aussi terrible qu'il



Le sergent demande à Ursule si les mulets de Sainte-Euphémie sont aussi beaux que les filles du village sont jolies.

veut s'en donner l'apparence et que derrière sa moustache à crocs, il doit y avoir un bon garçon et même un joyeux compère.

Il fait, je crois, une impression analogue sur la fille aînée du garde champêtre qui revient de la fontaine dans le même instant. Ursule n'a jamais vu d'artilleurs, aussi regarde-t-elle ceux qu'elle a sous les yeux avec un certain étonnement. Elle est trop candide pour s'effaroucher de la curiosité qu'elle-même provoque et dont elle est l'objet. Toutefois, lorsque le sergent lui demande si les mulets de Sainte-Euphémie sont aussi beaux que les filles de l'endroit sont jolies, cet éloge indirect la fait rougir et elle se retire assez interdite.

Autour du détachement se groupe un certain nombre de villageois, au milieu desquels s'avance gravement le président de la commune.

Il adresse aux arrivants un petit speech

de cordiale bienvenue, puis, remarquant qu'ils suent à grosses gouttes, ce qui est bien permis quand on a marché une partie de la nuit, il les engage à gagner la maison de commune afin de s'y rafraîchir.

— Accepté à l'unanimité! s'écrie le sergent. C'est-à-dire, accepté pour moi et ces braves de la 27^e de montagne qui sont nés natifs de Charrat et de Fully, comme moi j'ai poussé à Liddes, au pied du Saint-Bernard. Quant à monsieur le vétérinaire, ici présent, qu'est un civil, je ne me permets pas de commander pour lui, vu qu'il n'est plus en nourrice et que la sage-femme n'a pas manqué de lui passer le doigt sous la langue, aux jours antiques de sa naissance primitive.

Le vétérinaire, qui paraît être habitué aux excentricités de langage du sergent, avec lequel il a fait plusieurs écoles, sourit et proteste qu'il ne fera point bande à part. On a beau être un élève de l'école impé-

riale d'Alfort ou de Lyon, on ne déroge pas en buvant lorsqu'on a soif.

Pendant que je regagne mon écurie, les nouveaux venus suivent le président, et ses administrés rentrent chez eux, froter, éponger et bichonner leurs bêtes, puisqu'il est convenu que nous sommes des bêtes. Je veux prendre quelques bouchées de foin, mais pas moyen de le faire descendre, tant j'ai la gorge serrée par l'émotion.

Faire partie de l'armée fédérale : quel honneur!

J'avoue que la perspective d'être palpé, examiné, discuté, m'humilie et m'inquiète. On va donc constater sur place mes avantages physiques, s'enquérir si j'ai l'allure dégagée, l'encolure forte, le garrot bien sorti, l'épaule inclinée et longue, les reins bien attachés. Mais ce n'est pas tout : on vérifiera si j'ai une belle direction des rayons de l'arrière-main et si, ne devant jamais trotter, je trotte avec élégance.

Oui, tout cela est exigé. Puis-je le fournir?

Cruelle incertitude!

Bah! l'opinion du curé et du vicaire est bien faite pour me rassurer. J'en sortirai à mon honneur.

A midi, on nous rassemble sur la place. Nous nous trouvons là une trentaine, attendant la venue des examinateurs, lesquels achèvent de dîner.

Les gens de Sainte-Euphémie sont hospitaliers, et la commune fait grandement les choses. On fête les compatriotes de la plaine, bien qu'on soit à peu près certain de ne plus les revoir. Il faut qu'ils emportent une bonne impression de leur course dans la montagne.

Les gigots de mouton cru, le petit salé, les beignets des grandes fêtes ont comblé les vides que la marche a creusés. Le *glacier* a coulé à plein bord dans les gobelets d'argent soustraits aux réquisitions de 1798. En sortant de table, le sergent voit le

village tout en rose et se demande si le président n'est pas double. De leur côté, les soldats du train, pris d'un enthousiasme subit pour leurs hôtes, annoncent qu'ils se feront hâcher au profit de la commune si par hasard cette preuve de bonne volonté lui est agréable. Quant au vétérinaire, qui souffre d'une rage de dents, il a conservé heureusement tout son sang-froid.

Enfin l'opération commence.

Le sergent, après nous avoir inspecté sommairement, se rapproche de l'examineur principal.

— Vétérinaire, s'écrie-t-il, je vois là-bas... le troisième de l'aile droite... un quidam qui, sans tambour ni trompette, me fait la chose d'être susceptible de votre suffrage clairvoyant.

Ces mots, qui arrivent jusqu'à moi, me donnent un frisson de joie. C'est que je suis ce troisième désigné par le sergent.

Le vétérinaire, qui connaît son devoir et

ne veut point engager légèrement sa responsabilité, laisse tomber l'insinuation et n'en procède qu'avec plus de réserve.

On nous fait passer successivement au contrôle. Nul n'est accepté sans une visite rigoureuse.

Le sergent, qui se souvient du rôle dont il est chargé et qui y rentre par moments, affiche une grande sévérité d'examen.

— La consigne avant tout, champêtres montagnards de cette vallée. Pas un de vos mulets ne sera admis s'il ne prouve qu'il est bien bâti, du galetas à la cave, c'est-à... non... qu'est-ce que je dis là?... de la tête aux pieds.

Après une inspection minutieuse de nos formes, on nous fait trotter, puis galoper jusqu'au bout de la place.

Enfin les choix sont terminés et proclamés.

Je suis porté le premier sur la liste.

— Dans le sac, intéressant quadrupède,

s'écrie le sergent en venant à moi. A-t-il un nom quelconque, le particulier?

— Saute-en-Barque! répondent vingt voix de la foule empressées de fournir le renseignement sollicité.

— Saute-en-Barque! Saute-en-Barque! en voilà une de fantaisie! Où diable a-t-on pêché ce logogriphe?

— C'est la vieille Marguerite qu'en est la cause.

— Mes compliments bien sincères à la dite... Saute-en-Barque! enfin, n'importe! Toujours est-il que s'il n'a jamais sauté dans une barque, ce que je suppose, vu que les barques c'est inconnu par ici, il m'a sauté dans les yeux du premier coup d'œil. Est-ce le mulet du président, ce chérubin?

Je fis signe étourdiment que non.

— Tiens! tiens! tiens! il répond lui-même! Cré coquin, ont-elles de l'esprit les bêtes, dans cette paroisse!

On fait connaître au sergent le nom de mon maître.

— C'est donc que le curé l'a élevé au biberon et à la brochette, pour qu'il ait si bien profité? Mes respects au révérend, mais j'emmène sa monture, vu que nous avons à faire ensemble une connaissance des plus... fantastiques.

Le vicaire m'a donc bien jugé. Je dois assister au rassemblement fédéral. Quelle importance cet événement me donne à mes propres yeux! Est-ce qu'un conscrit, posant sur son chef son premier bonnet de police, a jamais ressenti un plus grand respect pour lui-même?

Pendant qu'on se prépare au départ, la foule ne cesse de s'accroître. Chacun veut voir la mine que nous avons et comment nos maîtres s'accommodent de notre entrée au service.

Le garde champêtre et sa femme s'approchent pour nous faire leurs adieux; Ursule

vient avec Marguerite m'apporter quelques friandises que j'avale d'un air pénétré.

Ma tristesse, car toute séparation, même momentanée, même peu redoutée, serre le cœur lorsqu'on estime ou qu'on aime les personnes dont on va s'éloigner, ma tristesse est partagée, car je vois deux grosses larmes rouler sur les joues du chef de famille. Les femmes s'essuient les yeux avec leurs tabliers, sans prendre la peine de s'en cacher.

Pourquoi nous quittons-nous si difficilement lorsque nous savons que la séparation sera de courte durée? Serait-ce un pressentiment? Arrivera-t-il malheur à l'un de nous? Ce n'est pas probable. Mon maître est encore vert et robuste, et je compte bien me préserver de toute mésaventure durant mon temps de service militaire.

La journée s'avance, il faut se mettre en route.

On entoure les partants, on leur presse

les mains en leur souhaitant une bonne campagne. Les derniers mots échangés sont des recommandations en notre faveur et des promesses de nous ramener sains et saufs.

Le gobelet communal circule une dernière fois.

Le sergent paraît ne s'arracher qu'avec beaucoup de peine à ces démonstrations amicales, et les regrets dont nous sommes les objets lui paraissent mériter quelques mots solennels de consolation, car il annonce qu'il va faire un petit discours d'adieu. Quelques billons entassés au bord de la place lui servent de tribune. Le silence se fait au sein de la foule qui ouvre de grands yeux en voyant l'orateur, le képi sur l'oreille et le poing sur la hanche, la haranguer en ces termes :

« Chers concitoyens !

» On a beau nager ensemble comme les poissons du Rhône et se mettre pas ma

de glacier dans les jambes, on ne peut pas toujours faire la noce. Il faut obéir à la feuille de route et filer sur l'étape subséquente.

» Ne vous désolerez pas, estimables communiens de cette paroisse ! Lucerne, c'est ni Carcuta ni la Chine. On en revient. C'est vrai qu'ensuite nous grimperons de fameux casse-cou par le lac des Quatre-Cantons, la Furka et tout ce qui s'en suit, mais il n'y a pas de mal, ça leur forme le caractère. D'ailleurs on est mulet ou on ne l'est pas. Les montagnes et les mulets ça se connaît depuis que le monde est monde.

» On vous les ramènera, ces amours de bêtes, souples comme des gants.

» Et nourris ! La Confédération, par l'organe de ses mulets, dédaigne le foin et s'abreuve inclusivement d'avoine.

» Chers concitoyens, une question. Vous avez peut-être des préjugés à l'égard de

l'avoine, vu que dans vos champs je n'en ai pas vu ce qui fait mal à l'œil. C'est égal! si cette graine-là occasionne des cabrioles trop incohérentes, on criera : pas de ça, Lisette... non, Saute-en-Barque!... Pardon, je m'embrouille... ce cré coquin de glacier m'a donné, je crois, un coup de soleil.

» Soyez donc tranquilles. On aura l'œil sur ces gaillards. Ils n'auraient qu'à fracasser le général Dufour un jour de revue, ça ferait un beau vacarme dans la Confédération! Les pauvrets seraient malheureux le reste de leurs jours, et on montrerait au doigt votre commune, de père en fils, comme perturbatrice du repos public.

» Adieu donc tout le monde. Vos quadrupèdes et moi nous vous embrassons tous tant que vous êtes!

» Vive la Confédération, et la 27^e d'artillerie de montagne! »

— Comment s'appelle-t-il, celui-là qui

parle là-haut? demande Ursule à l'un des hommes du train.

— Félix Joyeux, de Liddes, répond le militaire interpellé; oui, Félix Joyeux, sergent du train dans la première batterie du monde. Il est marié et il a trois chambres pleines d'enfants.

— Trois chambres! On ne dirait pas à le voir. Il a l'air encore jeune.

— Tenez, le voilà qui descend. Vous pouvez le lui demander à lui-même. Il vous répondra comme moi.

Ursule soupire sans savoir pourquoi et n'en demande pas davantage.

En achevant son allocution que la foule a écouté ébahie et sans en comprendre les beautés oratoires, le sergent saute à bas du tas de bois, dégaine et commande, d'une voix forte :

— Achtung! — Ganze Wendung!

Les soldats exécutent le mouvement prescrit, tandis que mes camarades et moi nous

ne bougeons pas. Une forte secousse, imprimée à notre longe, nous apprend que nous aurions dû nous retourner en même temps que les hommes.

Pas un de nous n'avait rien compris à cet allemand-là.

— Vorwärts! — Schul - Schritt! —
Marsch!

Un coup de cravache nous traduit ce commandement en français.

On commence à comprendre.

Nous suivons nos conducteurs, qui nous font traverser la place et s'engagent dans le chemin de la plaine.

Deux fautes pour débiter. Décidément, nous ne brillons pas par l'instinct militaire.

A peine avons-nous dépassé les dernières maisons de Sainte-Euphémie, que Joyeux entonne la chanson suivante, laquelle pourrait bien être de sa façon :

L'orgie en train cassant les tables,
L'orgue grondant sous les arceaux,
L'orage, le tocsin, les eaux
Font, certes! un bruit de cinq cents diables.

Mais pour causer un vaste émoi,
Pour faire tapage et furie,
Chers camarades, parlez-moi,
Parlez-moi de l'artillerie!

En guerre la cavalerie,
Avec entrain, sabre et découd;
Plus d'un escadron se dissout,
Culbuté par l'infanterie.

Mais pour causer, etc.

Les carabiniers qu'on redoute,
Criblant au loin les ennemis,
Leur font voir s'ils sont endormis...
Les dragons hâtent la déroute.

Mais pour causer, etc.

Parfois les guerriers sont folâtres...
Le major prend un air vainqueur,
Le tambour fait le joli cœur,
L'infirmier court... loin des emplâtres;

Mais pour causer un doux émoi,
Faire qu'on s'aime et se marie,
Chers camarades, parlez-moi,
Parlez-moi de l'artillerie!

Certes, nous ne demanderions pas mieux que de faire chorus avec le chanteur qui nous met ainsi tous en gaité, mais le moyen! Je me borne à le regarder de l'air le plus riant. Mais Joyeux ne remarque rien, il me tire par la bride et nous commençons à descendre dans la plaine.

Nous venons de dépasser Sierre, toujours amoureuse de son beau soleil, lequel, à son tour, lui prodigue ses chauds rayons et ses effluves brûlantes. Ses habitants, continuellement en transpiration, ne se bornent pas à avoir toute la journée l'astre brûlant en face ou à dos : ils le multiplient de leur

mieux, en le faisant resplendir sur le champ de leur écu et sur les enseignes de leurs hôtels.

Pour résumer les conditions climatériques de la contrée, le vicaire a donné à Sierre le surnom d'Héliopolis.

Nous sommes rejoints ici par divers petits groupes de militaires et de mulets; ce sont des levées faites dans quelques autres communes du district. Le détachement présente, depuis ce moment, un effectif d'une certaine importance.

Le sergent Joyeux est tout fier de son rôle. Peut-être monterait-il volontiers sur des échasses, s'il en avait à sa disposition, pour commander ses hommes de plus haut.

La caravane longe le hameau de Noës. Ce nom, au milieu d'une région de vignobles, fait rêver du bon patriarche qui, à son insu, ce qui l'excuse aux yeux de toutes les sociétés de tempérance, se trouva dans

ce plaisant état où tant de gens se mettent aujourd'hui de propos délibéré.

Nous laissons sur notre gauche le bourg féodal de Granges. D'après ce que j'en ai entendu dire à M. Gravibus, il est fort déchu de son ancienne splendeur. Ici, un pont en bois relie les deux rives du Rhône. Le fleuve, paraît-il, a juré que tôt ou tard il le jetterait bas, car il le secoue et le malmené sans trêve ni merci, mais le vieil invalide tient bon et n'a pas l'air de trop s'émouvoir de la furie des flots. L'entêtement réussit presque toujours.

Sion doit être là-bas. En désignant de la main la direction où elle se trouve, Joyeux compare ses deux collines, couronnées de hauts édifices plus ou moins ruinés, à deux meules de foin placées côte à côte, au sommet desquelles on aurait posé deux képis d'artillerie.

Il fait une chaleur atroce. La poussière nous aveugle et flotte en rideau sur notre

passage. Le détachement est assourdi par des nuées de cigales blotties dans les ormeaux qui, çà et là, se dressent comme des mâts enguirlandés. Pas d'ombre, sauf celle que nous nous faisons les uns aux autres. Les poignées des sabres deviennent du métal rougi et le cuir des impériales commence à se liquéfier.

Si la route *poudroie*, en revanche l'herbe ne *verdoie* pas du tout : elle jaunit et se dessèche. Quel contraste entre ces coteaux où l'eau des bisses¹ entretient seule quelque fraîcheur et les pentes ombreuses de Sainte-Euphémie.

Joyeux et ses compagnons meurent de soif. Nous en ferions autant n'étaient trois ou quatre fontaines qui ont eu le bon esprit de s'installer au bord de la route, par sympathie sans doute pour les mulets en danger de suffocation. Le sergent annonce

¹ Aqueducs de montagne qui ont quelquefois trois ou quatre lieues de longueur.

que si ce gros réjouit de soleil qui, à Sierre, se permet d'avoir, comme lui, un nez, deux yeux et une bouche, continue ainsi à le rôtir, il passera à l'état de vapeur embrasée et que ses hommes ne formeront plus qu'une pincée de cendres.

Il y a bien, à Saint-Léonard et le long du chemin, des *bouchons* qui clignent de l'œil aux passants. Ces oasis rustiques jouent le rôle du satyre qui, d'après M. Gravibus, soufflait jadis le froid et le chaud. — Venez donc vous rafraîchir! disent-elles, en été, aux pauvres diables en train de s'évaporer, qui se traînent péniblement sur la route. Même langage et même genre de secours en hiver, seulement il s'agit alors de se réchauffer au lieu de se rafraîchir. — Venez donc au chaud! porte la variante: celui qui se laisse geler est un imbécile!

Joyeux, on le devine, est on ne peut plus sensible à ces aimables prévenances. Il ne

demanderait pas mieux que de le prouver, mais il doit arriver à Sion à heure fixe. Il a peur, une fois attablé, de trouver les délices de Capoue. D'un autre côté, il tient à faire, dans le chef-lieu, une entrée dont il soit longtemps parlé dans les annales de la 27^e et de la 55^e. Or, que dirait-on si le chef du corps d'armée, car il se donne volontiers cette qualification ronflante, fournissait matière à discuter la solidité de ses jambes?

Pour se distraire, le sergent m'adresse souvent la parole, parce que, dit-il à ses camarades, si je ne lui donne pas la réplique, à coup sûr, au moins, je le comprends. De fait, je m'amuse, de temps à autre, à lui faire, par signes, des réponses si parfaitement adaptées à ses questions, qu'il en est abasourdi. Un mulet si extraordinaire lui devient suspect et je vois, à son air inquiet, qu'il se demande si le diable n'y est pas pour quelque chose.

Communiquant cette impression à l'un de ses hommes, il lui dit, tout en cheminant :

— Vois-tu, Taconier, ces gens d'église ont certainement des accointances avec le malin : on dit même qu'ils se permettent de lui serrer le nez avec des pincettes, quand l'eau bénite lui fait faire de trop grandes contorsions. Ceux de Sainte-Euphémie ne sont point venus trinquer avec nous et leurs paroissiens, d'où je conclus qu'ils n'ont lâché Saute-en-Barque qu'à contre-cœur. Pour se venger de nous, ils sont capables de lui avoir fourré un diablotin dans le corps !

— Ça pourrait bien être, réplique Taconier, lequel croit pieusement toutes les histoires de revenants qui courent le pays. Tu ferais bien, par précaution, de raconter la chose au département militaire, en arrivant à Sion.

— Je m'en garderai bien. Un tas d'in-

crédules ! Ils me riraient au nez. Il vaut mieux d'ailleurs vérifier l'affaire à fond.

— Fais tes remarques. Elles te prouveront peut-être que tu t'es trompé.

— J'en doute. Je te dis que cet animal-là en sait plus qu'il n'est gros..... Mais attends : il me vient une idée. Je vais le sonder adroitement..... Ecoute, Saute-en-Barque, vois-tu là-bas ces deux monticules surmontés d'une église et d'un château ?

Au lieu de regarder dans la direction indiquée, je retourne la tête du côté de Sierre.

— C'est Sion. Y es-tu déjà allé ?

Au lieu de répondre, je me mets à flairer un chardon qui croît au bord du chemin.

— Tu le vois, s'écrie Taconier, ton sorcier n'y entend pas malice et n'en sait pas plus long que les autres.

— C'est vrai, riposte Joyeux, en poussant un gros soupir de soulagement. Allons, j'ai eu la berlue !

Il faut que j'use de circonspection. Nous ne sommes plus précisément à l'époque où l'on faisait un procès à une chèvre pour avoir assisté au sabbat et à un cheval pour s'être désaltéré dans un bénitier, mais je ne tiens aucunement à devenir suspect à la 27^e. Dans le doute, il pourrait prendre fantaisie à Joyeux de m'administrer une volée de coups de baguette, sous le prétexte de chasser mon diablotin. Les meilleurs garçons deviennent féroces lorsqu'ils s'imaginent avoir affaire à quelqu'un qui sent le fagot.

Enfin, voilà Sion, avec sa cathédrale, ses nombreuses églises, ses restes de remparts et ses châteaux démantelés par les guerres civiles ou le feu.

Nous faisons une courte halte pour nous secouer un peu. Joyeux, qui décidément

a la manie des harangues, dit à ses hommes :

— Il ne s'agit pas de prendre la lune avec les dents, ni même de conquérir le Mexique. Il s'agit tout simplement que les Sionnais disent, en nous voyant défiler : Dieu ! ont-ils bonne façon, ces hommes, et leur sergent en particulier ! A quoi leurs demoiselles ajouteront : Oui, nos papas, c'est pourquoi vous pourriez bien leur offrir notre cœur et notre main. En avant donc et en bon ordre ! Les yeux fixés à quinze pas devant soi ! Veillez sur les bêtes ! Et surtout qu'on ne se dandine pas comme une troupe de bonnets de nuit qui iraient à la procession !

Cette allocution nous enlève. Nous pénétrons dans la cité par la rue de Loèche.

Sion est la première ville que je traverse. Tout ce qui frappe mes regards me paraît merveilleux.

Les rues me semblent immenses. Je me

demande comment on peut remplir les hautes maisons — ou palais — devant lesquels nous passons. Les magasins, que naturellement je compare aux petites boutiques de Sainte-Euphémie, m'apparaissent comme de véritables bazars.

Je m'attendais à voir tout le monde en l'air pour saluer notre arrivée, mais il n'en est rien. Les habitants vont et viennent sans s'inquiéter de nous. Quinze mulets conduits par des soldats d'artillerie valent cependant bien la peine qu'on les regarde.

On nous conduit à l'écurie de la caserne. J'y trouve déjà bon nombre de mulets qui sont arrivés avant nous. Je m'étends sur la paille dont le sol est recouvert et ne tarde pas à m'endormir.

Le lendemain, à l'aube, je suis réveillé par un sifflement aigu dont retentissent la ville et ses environs. Pour la vigueur et la sonorité, cela ne ressemble à rien de ce que j'ai entendu jusqu'à présent.

A ce bruit en succède un autre, mais d'une nature toute différente. C'est une espèce de roulement sourd qui, après s'être affaibli par degrés, finit par s'éteindre tout à fait.

Serait-ce le sifflement d'une locomotive, puis le départ d'un train?

On comprend que je ne puis m'adresser à personne pour savoir si ma conjecture est fondée.

En ce moment surviennent un certain nombre de soldats du train qui ont à s'occuper de notre toilette.

Il paraît que nos personnes laissent fort à désirer, car ces messieurs déclarent dé-

daigneusement qu'ils « ne savent par quel bout nous prendre. »

Le maréchal des logis annonce qu'on va nous rincer à fond, si bien qu'au sortir de leurs mains nous serons aussi élégants que des marquis de l'ancien régime.

Et de fait, l'étrille, la brosse et l'éponge s'escriment sur nos échine et nos jambes de manière à nous donner des airs singulièrement fashionables.

Les ablutions achevées, on nous conduit, au nombre d'environ cent cinquante chevaux ou mulets, sur la place d'armes, où l'inspection constate d'abord si nous sommes bien ferrés. Des vétérinaires nous examinent de nouveau et nous taxent à notre juste valeur. On nous donne ensuite un numéro d'ordre qu'on brûle, avec un fer chaud, sur la corne de nos sabots.

Je cesse d'être Saute-en-Barque pour devenir le numéro 40.

Le reste de la matinée et les jours sui-

vants sont employés à répéter divers mouvements que la plupart de mes camarades exécutent avec facilité. On voit que ces exercices leur sont familiers; c'est qu'ils ont déjà fait plusieurs écoles. Ce sont des vétérans bien connus à Thoune et ailleurs. S'ils pouvaient parler, on les entendrait appeler par leurs noms tous les officiers et instructeurs de l'arme.

Je m'applique à ne point commettre de maladresses, afin que mon inexpérience ne me fasse pas saluer de l'épithète de *conscrit*, dont on est si prodigue envers les débutants.

Il m'est difficile, je l'avoue, de bien me rendre compte de certaines choses que nous devons exécuter d'une manière déterminée et jamais autrement. Par exemple, dans certains cas, il faut toujours tourner à droite; tout serait perdu si l'on tournait à gauche. Au fond, qu'importe? Il paraît qu'au contraire cela importe beaucoup, car la moindre

distraktion sous ce rapport provoque des tempêtes. Les coups de cravache pleuvent sur les mulets à qui l'absolue nécessité de l'évolution par le flanc droit ne saute pas aux yeux, et qui s'entêtent dans leur faible pour le flanc gauche.

L'uniformité ! tel est le principe dont on attend des merveilles et à qui nous devons sacrifier nos habitudes et nos préférences.

Ainsi, dans le militaire, il ne suffit pas qu'on aille prestement d'un endroit à l'autre : il faut partir du pied gauche. Le pied droit renverserait toutes les idées reçues.

On nous affuble de bâts qui ne ressemblent guère à ceux de Sainte-Euphémie. Un gros paillason placé en dessous empêche le bois de nous blesser l'échine. On hisse au sommet du bât tantôt un canon, tantôt les roues ou l'affût de la pièce. Il va sans dire que, pendant l'opération, nous devons observer une complète immobilité.

La 27^e et la 55^e sont maintenant organi-

sées. Le service se fait avec régularité et entrain.

Nous avons exécuté sur le terrain tous les paragraphes de la théorie spéciale à l'artillerie de montagne.

Je ne dirai pas que ce qu'on nous a enseigné soit précisément difficile, mais une extrême attention est nécessaire, attendu qu'il faut faire sans fin les mêmes choses de la même manière. Nous y apportons par surcroît la raideur d'un automate.

Au bout de quelques jours, nous en savons assez pour figurer honorablement dans le rassemblement des Alpes; aussi bien sommes-nous à la veille de notre départ.

Il va sans dire que, pendant ces préliminaires, j'ai eu l'occasion de voir et d'entendre, en traversant la ville, une foule de choses nouvelles pour moi. Plusieurs m'ont paru étranges. Rien, par exemple, ne m'a semblé plus déraisonnable que l'exagération de certaines robes féminines. Modes de Pa-

ris! dit-on. Mais à Paris, s'il faut en croire M. Gravibus, les trains ne sortent qu'en voiture armoriée, tandis qu'ici elles balayent le trottoir. Il n'est permis de copier que lorsqu'on le fait d'une manière intelligente.

Les étoiles commencent à peine à s'effacer dans la blanche lueur de l'aube, lorsque les deux compagnies sont conduites à la gare du chef-lieu.

Me voilà en face de la locomotive et des wagons qui doivent nous emmener.

En tout autre temps, je me laisserais absorber par les réflexions que cette invention de génie suggère chez tous ceux qui voient un train pour la première fois, mais nos instants sont comptés: nous devons prendre place immédiatement.

Le sifflet retentit, les roues commencent à tourner... Nous sommes en route.

En quittant une gare, le train, je l'ai maintes fois remarqué depuis, marche d'abord avec une certaine lenteur. La fumée, vomie par grosses bouffées noires, monte encore perpendiculairement. On peut échanger un dernier adieu avec les personnes qui vous ont accompagné jusque-là. On passe devant les maisons de la ville touchant à la campagne sans qu'elles aient l'air d'osciller et de perdre pied. Mais bientôt l'allure change. De minute en minute l'élan augmente. Le bruit devient intense: il prend les proportions d'un tonnerre continu.

Par les ouvertures de la vachère, je vois Sion s'enfoncer derrière nous dans un massif de grands ormeaux et ses collines descendre peu à peu au niveau de la plaine.

Il ne m'est jamais arrivé jusqu'à présent de passer d'un endroit à l'autre sans mettre mes jambes à contribution. Aujourd'hui je chemine sans leur imposer la moindre fatigue. N'étaient l'étourdissement que me

causent le déplacement apparent des objets extérieurs et le vacarme strident des roues, je goûterais fort ce genre de locomotion.

On ne nous a point abandonnés à nous-mêmes. Des soldats du train sont montés dans notre wagon et surveillent la *chambre*. Je les entends dire que, sans cette précaution, nous serions capables de nous abîmer à qui mieux mieux.

Comme il nous connaissent mal ! Le mulet ne perd patience que lorsque l'homme le pousse à bout.

La conversation des soldats m'est très utile : elle me donne la clef des énigmes que le voyage pose à mon attention.

Le train est maintenant lancé en pleine carrière. A la lettre, nous dévorons l'espace. Les animaux répandus dans la campagne prennent peur et décampent en toute hâte. Chassée par le déplacement de l'air, la vapeur se rabat, enveloppe le train et lui donne quelque chose de fantastique. La

terre fuit entre les rails avec une vitesse prodigieuse. Les haies semblent se renverser et s'en aller à fond de train. Les villages et les fermes placés le long de la voie, les arbres du voisinage, paraissent d'abord se précipiter sur nous, puis tourbillonnent dans la direction opposée, diminuent à vue d'œil, plongent et disparaissent !

En quittant le Valais, je vois les monts s'écarter et la contrée s'élargir. Les coteaux se couvrent de vignobles. La plaine étale au loin de riches cultures. Les montagnes onduleuses ne présentent plus rien qui les attriste. Mais les splendeurs de cette terre privilégiée ne nous arrêtent pas plus que les sévérités des gorges déjà franchies. Nous allons, nous allons sans fin ni mesure !

Je ne sais pourquoi, depuis un moment, l'horizon semble s'éclairer d'une vive lumière qui remonte du sol au lieu de descendre d'en haut. Le fait ne tarde pas à m'être expliqué. Nous approchons d'un lac.

Le train y court haletant, comme si l'azur et la fraîcheur de ses eaux nous y attiraient fatalement, mais soudain la voie s'en détourne et, au lieu d'y plonger, nous glissons rapides le long des bords.

Que d'importantes cités dont nous voyons fumer à distance les hautes cheminées ! Que d'ombreux villages semés sur cette rive étagée dont nous gagnons insensiblement le point culminant !

Mais Lausanne a disparu. A travers ses vignobles, le train s'avance vers un grand tunnel au delà duquel, le lac cessant d'être visible, se présente une contrée montagneuse où réapparaissent mes noirs sapins de Sainte-Euphémie.

Vient une succession interminable de terrains boisés ou découverts, de carrières de molasse, de plateaux déserts ou peuplés. Ça et là, des châteaux gothiques couronnant les hauteurs, ou quelque chef-lieu s'abritant derrière son enceinte murale. Les

aspects varient, pour ainsi dire, à chaque tour de roue. Telle est notre marche que rien de ce qui frappe nos yeux n'a le temps d'être monotone.

Halte à Berne, pour manger notre ration de foin et d'avoine.

Je sais que Berne est le siège des autorités suisses, ce qui me donne une furieuse envie d'en voir en passant les curiosités ; mais nous repartons sans avoir mis pied à terre.

Le train s'est chargé de plusieurs corps militaires, armes spéciales et infanterie, qui doivent faire partie du rassemblement. Il n'en est ni arrêté, ni même ralenti.

Nous marchons toute l'après-midi, en nous rapprochant, par monts et par vaux, de la ville de Lucerne, notre première étape.

La nuit vient peu à peu. Le fond des vallées se couvre d'ombres, puis les coteaux et enfin les sommets neigeux. Tous les objets épars dans la campagne n'apparaissent plus que confusément. Le crépuscule ramène des

champs les travailleurs en retard. Avec leur rentrée tombent les derniers bruits du jour. En revanche, le vacarme du train s'accroît de tout le silence dont la contrée s'enveloppe.

Il nous arrive parfois de croiser un convoi. J'avoue que rien ne me paraît plus effrayant. Il semble que nous allons, en nous heurtant, voler en pièces. Je ferme les yeux pour ne pas voir arriver le tourbillon, ses fallots en tête, et rappelant ces dragons qui jadis couraient à la surface des marais en portant au front une grosse escarboucle. Bien certainement notre vol doit causer un éblouissement du même genre, et nous devons laisser, comme ces monstres d'autrefois, une traînée de feu à travers les ténèbres.

Enfin, tout a un terme. J'entends un dernier sifflement, après quoi la locomotive s'arrête essoufflée. Nous sommes dans la gare de Lucerne.

Le surlendemain, nous nous embarquons sur le lac des Quatre-Cantons.

Le temps est magnifique, les eaux sont d'une transparence admirable.

J'entends dire autour de moi que l'ennemi, un ennemi idéal sans doute, est arrivé dans les environs d'Altorf, à l'autre extrémité du lac. L'armée suisse va le refouler dans la vallée de la Reuss et remonter, en le poursuivant, la route du Saint-Gothard. Il fera sans doute une vive résistance, mais nous emporterons d'assaut tous les défilés où il aura la témérité de s'arrêter.

Les hommes non montés de ma compagnie prennent place sur le vapeur *les Waldstetten*, où se trouve l'état-major général, les guides de Genève et les carabiniers tessinois; les mulets et les chevaux sont entassés dans de longues barques liées à

l'arrière des paquebots par un câble de toute solidité.

Au signal du départ, la flottille, saluée par les acclamations de la foule, s'éloigne de la rive et quitte le port. En tête marche le vapeur principal, tout pavoisé de bannières et de banderoles. Nos fanfares, par manière d'adieu à Lucerne, font retentir les airs de leurs sonneries les plus entraînantes.

L'agréable manière de voyager! Sur le pont, les officiers causent et fument; les soldats, debout, afin de prendre moins de place, les imitent. Quant à mes camarades, attachés le long du bord, ils s'amuse à suivre du regard les figures de mulets qui semblent fuir le long des flancs de la barque, figures qui sont les leurs, réfléchies dans le miroir du lac.

Quand je compare la promptitude et la facilité avec laquelle nous sommes venus jusqu'ici, je me prends à plaindre les animaux qui vivaient avant notre époque. Les

moindres voyages exigeaient plusieurs jours de marche; on cheminait longuement par le froid, la chaleur, le vent ou la poussière, et le but semblait reculer à mesure qu'on s'en rapprochait. Maintenant c'est à peine si l'on peut donner un moment d'attention aux contrées que l'on traverse, et l'on est arrivé presque aussitôt que parti.

Aucun incident particulier ne signale le reste de la traversée, sauf notre passage devant le plateau du Grütli et la chapelle de Guillaume Tell. C'est avec une émotion profonde que j'entends les bateliers nous jeter le nom de ces lieux célèbres où s'est fondée l'indépendance nationale, et dont le curé de Sainte-Euphémie, moi l'écouter, a causé tant de fois avec son vicaire.

Aussi longtemps que ces points restent en vue, je n'en détourne pas les yeux.

Cependant nous voyons dans l'éloignement surgir du sein des eaux la rive basse de Fluelen; elle semble venir à notre ren-

contre avec ses auberges et ses grands entrepôts de marchandises. Encore un quart d'heure et nous l'aborderons. Chacun se prépare à quitter les vapeurs ou les barques et à rentrer en pleine possession de lui-même.

Sachant que l'ennemi a pris position dans le bassin d'Altorf, je me figure qu'il s'opposera à notre débarquement et qu'un combat, mi-partie sur terre et mi-partie sur lac, ne tardera pas à s'engager. Mais, ou j'augure trop bien de son audace, ou quelque événement imprévu l'empêche de se précipiter sur nous. Peut-être est-il menacé lui-même d'un autre côté. C'est en effet ce qui a lieu, à ce que j'apprends plus tard. En même temps que les barques nous déposent au rivage, différents corps de troupes débouchent, par Seedorf, Schachenthal et At-

tinghausen, sur les flancs des envahisseurs. Dans cet état de choses, un mouvement en avant constituerait une grosse imprudence, aussi n'est-elle pas commise. On ne se lance pas à l'aveugle, comme des étourneaux, lorsqu'on n'a pas ses derrières parfaitement assurés.

Entre Fluelen et Altorf, Joyeux, dont j'ai été séparé pendant toute la traversée et durant le débarquement, me rejoint et me hèle de sa voix retentissante :

— Eh! Holà! Saute-en-Barque! Comment cela va-t-il, intéressant quadrupède de Sainte-Euphémie?

Je lui témoigne, aussi bien que je puis le faire, le plaisir que sa vue me procure.

— Et le mal de mer? Est-ce qu'on a eu le cœur sur les lèvres pendant la traversée?

Je lui fais signe que ma santé est restée bonne.

L'à-propos du geste l'inquiète de nouveau; la surprise se peint sur ses traits.

Pourtant il continue, tout en ayant l'air de chasser une idée importune :

— Très bien ! A la bonne heure ! A présent, nous allons joliment nous amuser. La montagne et les montagnards, ça se connaît et se tient comme les deux doigts de la main. Parlez-moi des montées et des descentes ! Et il y a des gens qui préfèrent marcher en plaine ! Marcher en plaine, c'est fatigant et embêtant comme trois chambres remplies d'enfants.

Tissonier lui demande en ce moment des détails sur les opérations militaires auxquelles nous allons prendre part.

— Vois-tu, l'ami, lui répond Joyeux, il faut te figurer que la Suisse va passer une douzaine de mauvais quarts d'heure (mais Saute-en-Barque et moi nous n'allons point tourner casaque devant des feux de file !). Un roi quelconque, tu sais bien ! de ces êtres qui ne regardent pas à cinquante mille hommes de plus ou de moins pour faire

une grosse sottise, se réveille un beau matin avec l'idée saugrenue de nous tordre le cou, sous prétexte que nous rendons sa place au soleil trop petite. Il tourne autour de la fourmilière et la tâte par sa frontière méridionale. Les troupes ennemies se montrent du côté des Grisons et du Valais, mais on les tient encore à distance. Malheureusement, un corps nombreux fait une trouée par le Tessin, s'empare de la route du Saint-Gothard et pénètre jusqu'au lac des Quatre-Cantons. Autant dire qu'il parvient à la sourdine au cœur de la Suisse. A cette nouvelle, tu comprends ? on ne s'endort pas à Berne. Il y a un branle-bas général. L'armée fédérale est à Lucerne (nous en venons) ; son aile droite occupe l'Unterwald, l'Oberland bernois et le haut Valais ; son aile gauche les cantons de Schwytz et de Glaris. On pense à nous, artilleurs, tout d'abord. On détache la 27^{me} et la 55^{me} de montagne, puis, pour ne pas faire de ja-

loux, des guides, des carabiniers, des pionniers, de l'infanterie à perte de vue, une division, quoi ! Nous sommes chargés d'éreinter les arrivants et de leur faire vider le pays, après quoi on ira voir si l'ennemi n'a pas réussi à dépasser Saint-Maurice et ne remonte pas la vallée du Rhône. Le cas arrivant, on lui donnera une raclée N° 1 au bois de Finges.

Il va sans dire que ces renseignements me font grand plaisir. On aime à savoir le comment et le pourquoi des choses auxquelles on est mêlé. Il ne doit rien y avoir de plus sot que de faire partie d'un rassemblement militaire sans avoir la clé des marches et contre-marches, des mouvements agressifs et des retraites que le général en chef vous fait exécuter.

Ce doit être un spectacle à la fois magnifique et terrifiant que celui de deux armées se rencontrant dans une vaste plaine ou s'abordant sur un terrain semé de collines.

J'en juge par l'émotion que me fait éprouver le simple simulacre d'une bataille ou d'un combat. On éprouve, dans ces moments-là, jusqu'à un certain point, les excitations et les émotions des mêlées véritables. Sans doute, la poitrine ne bondit pas et la fureur n'enflamme pas les yeux et les fronts, mais le cœur ne laisse pas de battre fortement. On se grise de l'odeur de la poudre comme s'il s'y joignait le sifflement des balles. Sur toute la scène roulent la voix stridente des chefs, les clameurs des tambours et des clairons, les déchirements de la fusillade et de l'artillerie, absolument comme si, en même temps, le sol se couvrait de blessés et de morts. Les carrés sont abordés et les hauteurs assaillies avec l'impétuosité farouche qu'on apporterait dans une affaire considérable. Aussi les combattants ont-ils besoin d'être contenus. Ce soin est confié aux officiers : ils doivent conserver leur sang-froid et veiller à ce que, dans l'emporte-

ment de la lutte, on s'abstienne d'en venir véritablement aux mains.

Je suis témoin de cet élan impétueux et j'y participe moi-même, lorsque, le lendemain, nous commençons les hostilités. L'ennemi fait bonne contenance. A sa fière attitude, on voit qu'il ne sera pas facile de le chasser de sa position. Les charges successives qu'il doit repousser finissent pourtant par l'ébranler. Il cesse la lutte, qui a duré deux ou trois heures. Il opère sa retraite par le pont d'Amsteg, où commence la route proprement dite du Saint-Gothard.

L'armée suisse se met incontinent à sa poursuite. Elle est encore en plaine, mais la grande montée est là devant elle. Déjà le paysage s'assombrit et prend cet aspect attristé qui prépare si bien l'âme aux sévères tableaux des hautes Alpes. La route s'élève à l'entrée d'une gorge très raide, du haut de laquelle la Reuss descend en mugissant. Formée d'un grand nombre de tournants

superposés, elle atteint, sans avancer, une hauteur considérable, puis, cessant tout à coup de se replier sur elle-même, elle part comme un trait et s'enfonce dans l'intérieur de la gorge.

Qu'on se figure un sillon sans fin, profondément creusé dans un énorme amas de montagnes gigantesques : voilà la perspective que, pendant plusieurs lieues, nous avons devant nous. La route côtoie la rivière et monte presque sans relâche. Il est difficile d'imaginer une contrée d'un aspect plus sauvage ou plus désert. Un ou deux villages seulement rompent la tristesse de ces mornes et froides régions. Le peu d'écartement des deux chaînes fait qu'il n'arrive sur le chemin qu'un jour douteux et terne; leurs pentes sont sillonnées de ravins grisâtres se succédant sans interruption. Des milliers d'arbres, au noir feuillage, jetés au hasard un peu partout, achèvent d'imprimer à l'étroit défilé un caractère de

désolation si prononcé que, si j'étais seul, la traversée m'en paraîtrait certainement interminable.

La division arrive au pont de Meidschlingen, qui a été fortement barricadé par l'ennemi. L'artillerie et les carabiniers se postent sur les pentes voisines et dirigent leurs feux sur les défenseurs de la position qu'attaque de front, c'est-à-dire par la grande route, un bataillon vaudois. L'obstacle renversé, les confédérés continuent leur marche, disposés en trois colonnes. La masse principale s'avance par le centre de la vallée, les ailes la flanquent de droite et de gauche et suivent les deux versants du défilé. A quelque distance de Wasen, gros village posé sur la route, l'ennemi en vient aux mains avec ces colonnes détachées, mais au plus fort de la mêlée, il risque d'être tourné. Des corps valaisans, venus par la Gemmi, l'Oberland et le col de Susten, débouchent, à point nommé, sur ses

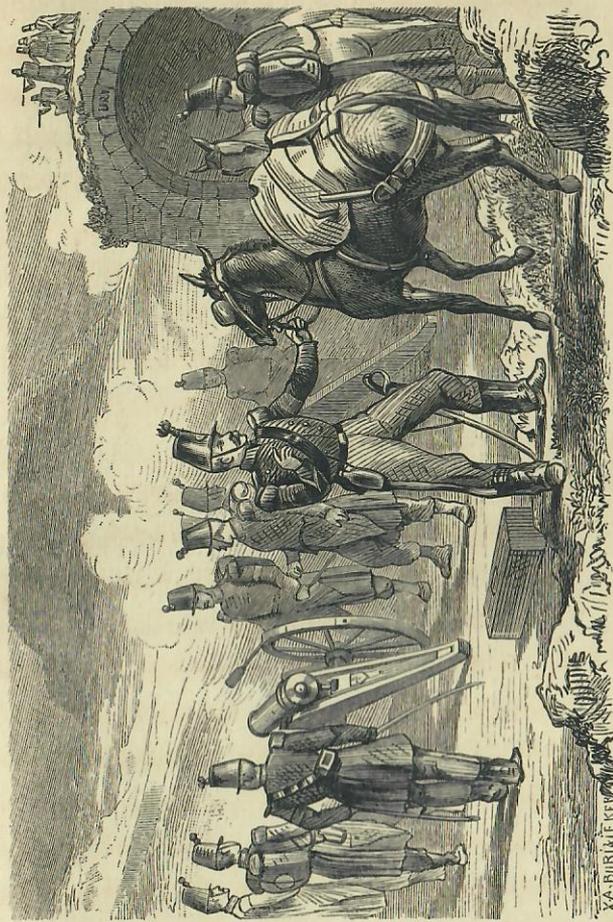
derrières. Il n'a que le temps de décamper, après avoir jeté bas le beau pont de pierres situé vers le *Saut du Moine*, ce qui nous retient assez longtemps dans le voisinage. Enfin, de gros sapins lancés par les sapeurs d'Argovie à travers le gouffre, rétablissent la communication. La journée se termine par l'attaque et la prise de Wasen.

Le lendemain, nous pourchassons l'ennemi dans la gorge de plus en plus resserrée de Schœllenen. Il est figuré, pendant une partie de la journée, par des cibles placées à différentes distances et devant lesquelles un bataillon bernois, tout en avançant, épuise ses munitions. Plus loin, nouvel engagement. La batterie N° 27 entre à son tour en ligne. Elle est appuyée, entre autres, par un corps de carabiniers posté sur le toit

d'une longue galerie maçonnée et qui fait de là un feu meurtrier. Nos boulets foudroient certains rochers figurant les troupes ennemies. Après le combat, nous nous portons à marche forcée sur le *Pont du Diable*, où les envahisseurs, complètement démoralisés, ne tentent pas même de nous lâcher quelques bordées. De là, on gagne un tunnel, nommé le *Trou d'Uri*, tout retentissant du fracas de la Reuss. Au sortir de ce passage, la vallée d'Urseren se déroule subitement devant nous.

C'est comme un coup de théâtre, selon l'expression de Joyeux. On est transporté, en un clin d'œil, de l'ombre à la lumière. On laisse derrière soi l'hiver et la solitude, et l'on se trouve sans transition au milieu du printemps. On pouvait à peine respirer tout à l'heure, et voilà que le soleil, l'air et l'espace arrivent à la fois!

La vallée d'Urseren, longue d'environ deux lieues, court en ligne droite d'Ander-



Nos boulets foudroient certains rochers figurant les troupes ennemies.

matt à Réalp. Elle est complètement dégarnie de bois : les arbres, paraît-il, ne croissent plus à cette hauteur. En revanche, tout le bassin, à partir des bords de la Reuss jusqu'au sommet des monts, est couvert d'un gazon qui charme et repose le regard. Comme il n'a point de sinuosités, et que ses versants n'ont pas de ravins et de dévaloirs, ce coin des hautes Alpes est d'un éclat et d'une fraîcheur admirables.

Ici, les troupes prennent un repos acheté par bien des fatigues. C'est d'ailleurs aujourd'hui dimanche ; aussi les aumôniers appellent-ils autour d'eux les hommes de leurs confessions respectives. Le service divin a lieu en plein air, au pied des neiges éternelles, dans un des cirques les plus élevés du continent. Le lieu, le temps et jusqu'aux assistants ont un caractère exceptionnel bien fait pour émouvoir. Les yeux levés vers la céleste voûte, l'armée invoque ce Dieu qui, pour sauver la liberté, lui a donné, comme

forteresses inexpugnables, les montagnes les plus inaccessibles!

Je m'associe de loin à ces manifestations religieuses. Tous les animaux, à leur manière, ne bénissent-ils pas le Créateur?

Involontairement je me mets à rêver à Sainte-Euphémie où, dans ce même moment, une population recueillie écoute les exhortations de son curé. J'entends d'ici le carillon des cloches qui célèbrent le jour du Seigneur, l'orgue rustique dont les sons remplissent la vieille église. Je vois la procession, précédée de ses bannières, faire le tour du cimetière, en chantant les hymnes pieux... Oh! pense-t-on à moi là-bas, comme moi je pense à eux?

On nous fait connaître les événements qui doivent motiver les opérations militaires ultérieures. Le général en chef vient

de recevoir la nouvelle que le Valais est décidément envahi et que les habitants de ce canton, tout en disputant le terrain pied à pied, réclament de prompts secours. Cette demande peut être accordée, car il suffit d'une partie de la division pour continuer dans le Tessin la poursuite du corps battu dans la vallée de la Reuss. Sur quoi, le général forme de ses troupes deux colonnes: l'une descendra sur Airolo, achèvera la déroute, après quoi elle rejoindra l'autre colonne en passant la Nuffenen. La nôtre se portera à droite et pénétrera dans la vallée du Rhône en franchissant la Furka.

Joyeux me consacre son après-midi. Il ne sait trop qu'en faire dans un pays où, dit-il, les gens ne parlent qu'allemand, ce qui devrait, à son avis, les empêcher de s'entendre entre eux. La fatigue ne lui a rien fait perdre de sa bonne humeur. C'est vraiment un brave homme, comptant sa peine pour peu de chose et plein de sollici-

tude envers ses subordonnés. Il s'occupe de leurs besoins avant de songer aux siens. — Les bêtes d'abord! dit-il lorsqu'on apporte les rations de viande et de foin, les bêtes d'abord, car elles ne se plaignent pas, elles, tandis que vous autres, tas de braillards! vous grognez si longtemps d'avance que lorsque les vivres sont là, vous ne devez plus guère avoir d'appétit. — Et quelle attention pour le service! Rien ne lui échappe. Qu'une courroie sorte de sa boucle, qu'un bât se dessangle, qu'un pied se déferre, il s'en aperçoit et il accourt. Mais c'est surtout lorsque nos trompettes sonnent la charge qu'il est vraiment beau à contempler. Quel feu, quel entrain! Il nous enlève rien qu'en nous regardant. Aussi retrouve-t-on subitement ses reins et ses jambes et on escalade une position sans plus sentir le canon qu'on a sur le dos.

Il y a toutefois en lui quelque chose que je ne m'explique point. Il est bien jeune

encore et bien gai pour être père de famille et surtout pour avoir, comme il le dit, trois chambres pleines d'enfants. Exagère-t-il à plaisir? Je suis tenté de le croire. Très probablement il n'allègue cette descendance nombreuse que pour engager, par son exemple, les artilleurs à supporter patiemment les ennuis du service et les citoyens à se prêter aux prestations qui leur sont imposées.

Vers les quatre heures du soir, le sergent, qui est en conversation avec Tissonnier, son camarade préféré, s'interrompt tout à coup en s'écriant :

— En voilà une d'idée!

— De quoi s'agit-il?

— Tu le verras. Je m'en vais faire joliment plaisir à certain personnage qui tient à Saute-en-Barque comme à la prune de ses yeux.

Sur quoi, Joyeux ouvre son havre-sac, en tire ce qu'il faut pour écrire et se sert,

comme table ou bureau, d'un mur de jardin.

Une fois à l'œuvre, il n'ajoute plus un mot. Seulement, de temps à autre, il me regarde d'un air goguenard.

La lettre finie, Tissonier renouvelle sa question.

— Est-il curieux, ce camarade! Tu veux le savoir? Eh bien, écoute ceci:

Au Saint-Gothard, à côté d'un jardin quelconque,
entre Andermatt et Hospital, le 19 août 1861.

« Monsieur le curé de Sainte-Euphémie,

» Vous auriez bien donné votre langue au chat avant de deviner que celui qui met ici la main à la plume n'est pas votre paroissien. C'est au moins un compatriote, et entre compatriotes on se passe bien des choses.

» Excusez-moi donc, monsieur le curé, en faveur du motif. Il s'agit de Saute-en-

Barque. Il se conduit comme un ange. Depuis que nous vous l'avons emprunté, il n'a pas donné le moindre coup de pied à personne. Pourtant on l'a joliment tracassée, la pauvre bête! Mais que voulez-vous? quand on fait la guerre, quand on court depuis dix jours après un ennemi qu'on ne peut pas mettre la main dessus (c'est pas de notre faute, je vous prie de le croire!), il faut s'attendre à ne pas coucher tous les soirs dans son lit et à ne pas dîner chaque fois à l'angelus de onze heures.

» Je ne dis rien de sa force, mais il porte un canon aussi facilement que je fume une pipe.

» Il se peut bien qu'il ait le mal du pays en dedans, mais en dehors, vrai! ça ne paraît point.

» Bref, c'est un des mulets les plus distingués de la Confédération, aussi le peintre Adam l'a-t-il fait poser pour son album du rassemblement. Les autres bêtes de Sainte-

Euphémie ont les yeux sur lui et emboîtent son pas; c'est une figure de rhétorique pour dire que si la commune n'est pas contente, c'est qu'elle n'est pas raisonnable.

» Pardonnez-moi, encore une fois, ma hardiesse et croyez que je suis avec beaucoup d'humilité,

» Votre obéissant serviteur,

» FÉLIX JOYEUX,

» sergent du train dans la 27^e d'artillerie
» de montagne. »

Cette lettre lue, Joyeux nous quitte pour aller la jeter à la poste à Andermatt.

Le camp de Réalp levé, notre brigade prend le sentier de la Furka, tandis que la seconde brigade, qui est restée à Hospital, continue son mouvement par le Saint-Gothard. Je dis le *sentier*, car ce n'est pas

autre chose. A en croire les journaux, la Confédération songerait à rendre le col facilement accessible au moyen d'un route carrossable, mais l'entreprise n'est encore qu'à l'état de projet.

Il faut quatre heures environ pour atteindre le point culminant du défilé ou de l'arête qui sert de limite entre les cantons d'Uri et du Valais. De tous les points du sentier, on plonge dans la vallée d'Urseren, mais l'œil ne peut se reposer nulle part en face de ce vide immense dont l'incessante contemplation donne à la longue le vertige.

En cas de chute, on ne trouverait pour se retenir ni un arbre, ni un arbuste, et l'on roulerait jusqu'au bas de la montagne sans pouvoir un instant prendre pied.

Enfin, après une longue attente, après une marche des plus pénibles, nous arrivons à l'auberge bâtie sur l'arête du passage. Un officier fait la remarque qu'une source jaillissant là se partagerait et s'en

irait moitié par le Rhône à la Méditerranée et moitié par la Reuss, l'Aar et le Rhin, à la mer du Nord.

A partir de ce point, nous cessons de monter. Les ascensions sont finies. Il n'est guère possible, au reste, de grimper plus haut. Maintenant il s'agit de descendre et d'aller, bien loin d'ici, chercher cette plaine que nous savons exister là-bas, mais dont un vaste entassement de montagnes nous dérobe encore la vue. La première tâche qui nous incombe c'est d'arriver, par le versant occidental de la Furka, jusqu'au glacier du Rhône.

A l'annonce que les rampes feront désormais place aux pentes, la troupe hale-tante et abattue se réveille, et à la voir glisser comme une avalanche le long des grandes déclivités du sol, on se persuade aisément qu'elle ne sent plus la fatigue. Nous autres, les mulets, nous cheminons de notre pas ordinaire, sans nous hâter davan-

tage, ce qui, je crois, est encore la meilleure manière de se dépêcher.

La gravure a popularisé la vue du glacier du Rhône. Chacun sait donc que cet énorme amas de neige congelée se présente avec une magnificence que rien ne voile ou n'amoindrit. S'appuyant d'un côté au Grimsel, de l'autre à la Furka, remplissant sans doute une vaste échancrure de la montagne, le glacier descend de la hauteur sur un plan très incliné. La partie supérieure se perd en aiguilles immaculées, tandis que la base se porte en avant et s'arrondit comme une immense écaille de tortue, tailladée de profondes crevasses d'un vert éclatant.

Pendant que nos musiques se joignent aux acclamations des officiers et des troupes de toutes armes pour saluer l'imposante merveille, je vais me désaltérer dans l'eau qui sort d'une cavité du glacier. Cette eau, c'est le Rhône! le Rhône naissant, encore

humble et presque sans nom, mais qui, durant un cours de cent soixante-deux lieues, deviendra un des grands fleuves de l'Europe.

La brigade fait une halte prolongée devant ce tableau splendide, à la contemplation duquel elle semble avoir beaucoup de peine à s'arracher.

Enfin nous quittons ces hautes régions. Les troupes se portent, à travers une forêt de bel aspect, sur le village d'Oberwald ; de là, elles gagnent la paroisse de Munster. A notre passage à Ulrichen, nous y trouvons l'autre brigade qui a franchi la Nuffenen et débouché dans le district de Conches par la vallée d'Eginen : elle est occupée à dresser ses tentes dans les prairies avoisinantes. Les deux colonnes ainsi réunies ne forment plus qu'une division, laquelle va aller à la rencontre de l'ennemi dans la grande vallée du Rhône.

Les officiers de la batterie N° 55 causent

un instant avec les nôtres des difficultés qu'a présentées l'ascension de la Nuffenen, difficultés encore plus redoutables que celles affrontées sur la Furka et surmontées avec la même énergie, pendant une marche de quatorze heures.

Depuis que les opérations ont commencé, nous avons passé par toutes les variations possibles de température. Le foehn et l'âpre vent des neiges nous ont tour à tour énervés ou glacés. Bien de matinées ont été enveloppées de brouillards froids et humides ; bien des soirées se sont terminées par de majestueux orages. Maintes fois, en marche et au bivouac, il a fallu recevoir, sans sourciller, des pluies diluviennes. Nous trouvons à Munster une atmosphère méridionale et certain courant attiédi, avant-

coureur des chaleurs tropicales qui nous attendent dans la plaine.

La partie supérieure du district de Conches, de beaucoup la plus agréable, forme un bassin de plusieurs lieues, parfaitement plat, que le Rhône traverse paresseusement, au milieu de prairies toujours vertes. A moitié coteau, commencent les forêts. Point de champs dans le fond de la vallée: ceux qui existent sont tous établis du même côté, sur le revers de la chaîne le mieux exposé au soleil, comme dans la partie centrale du canton les vignes ont soin de se ménager la chaude exposition du midi. A peine a-t-on dépassé un hameau que le clocher de la paroisse suivante vous regarde venir, à peu de distance, du sein d'un nouveau groupe de maisons rustiques. Lorsqu'on se rapproche de Mœrell, la physionomie de la contrée change, le Rhône s'enfonce profondément et les deux rives, chargées de leurs villages, sont, quoique

très rapprochées en apparence, séparées par des abîmes.

Pendant que j'ai esquissé le caractère de la vallée de Conches, la division s'est portée sur les bords de la Massa. Nous sommes maintenant hors des montagnes et dans la grande vallée du Rhône. Voilà Naters, adossé au soleil; voilà Gliss, avec son allée de peupliers et sa grande église; voilà Brigue, avec ses tours surmontées d'énormes globes de fer-blanc qui la font ressembler à une cité orientale.

Grande animation dans cette ville et ses environs! La population, qui s'est mise en fête pour nous témoigner sa sympathie, court effarée et joyeuse. On ne voit que militaires attablés, couchés dans l'herbe ou en quête de tonnelles et de restaurants. Les sommeliers, du premier au dernier, perdent la tête; les maîtres d'hôtel, ne sachant à qui entendre, prennent le parti de

s'enfermer chez eux. C'est une cohue, un brouhaha général.

Nous passons toute une journée à cette étape. Les officiers profitent de la circonstance pour visiter les alentours, et quelques-uns poussent même jusqu'à l'hospice du Simplon.

Le soir, la bonne humeur ne fait qu'augmenter. On en vient, entre camarades, à de véritables scènes d'attendrissement; aussi j'ai quelque peine à m'endormir.

C'est par une température torride que la division fait la route de Brigue à Loèche. La chaleur est dès le matin fort intense et les pieds des hommes et des chevaux soulèvent des nuages de poussière. Vis-à-vis de Rarogne, dont le clocher arbore à notre intention les couleurs fédérales, la plaine est

inondée. Le Rhône est sorti de ses rives et jette sur la grande route ses eaux vagabondes. La troupe ne peut avancer qu'en suivant le pied de la montagne, seule partie de la vallée encore à sec.

Nous campons cette nuit sur une prairie haute, en face de Loèche dont nous sommes séparés par le Rhône. Ce bourg, flanqué de vieux châteaux, nous regarde curieusement du haut de la colline contre laquelle il s'est adossé. Par derrière s'ouvre la vallée de la Dala, aboutissant à Loèche-les-Bains, dont j'ai souvent entendu parler à Sainte-Euphémie.

La diane nous réveille de grand matin. Nous touchons à la lisière supérieure du bois de Finges qui se prolonge, sur une des

rives du Rhône, de Loèche à Sierre, occupant ainsi une surface de trois lieues.

C'est dans cette partie du pays que la population des districts supérieurs a, en 1798, tenu en échec, durant plusieurs semaines, les brigades françaises du général Xaintrailles.

Le terrain du bois de Finges est très accidenté, plein de collines onduleuses, coupé de marais et de fondrières. La configuration des lieux est ainsi venue en aide à la valeur des patriotes valaisans. Elle explique les merveilles d'héroïsme qu'ont pu accomplir, sur ce point de notre territoire, de simples villageois et montagnards luttant contre l'invasion étrangère.

En passant, les confédérés examinent avec émotion l'assiette du camp des nationaux, encore facilement reconnaissable au profond et large fossé courant le long de leurs retranchements.

La division marche avec précaution parmi

les obstacles de tous genres dont le bois est semé. Elle est avertie de la présence de l'ennemi en Valais, mais on ignore si les envahisseurs ont pu dépasser Sierre. Les éclaireurs la précèdent et la flanquent; ils fouillent les profondeurs du bois, de crainte des embuscades. De cette manière, nous éviterons les surprises et nous pourrons même étudier la position de l'ennemi avant de l'aborder.

Peine inutile! Les étrangers ne sont découverts nulle part. Le bois est traversé dans toute sa longueur, sans qu'on ait jamais à forcer le passage, ni même à tirer un coup de fusil. Où donc sommes-nous attendus?

La division arrive à la lisière inférieure de la forêt et, regardant au loin devant elle, elle voit le Rhône couler avec lenteur à travers une plage dénudée, et par delà, sur la rive opposée, au sommet de laquelle se trouve Sierre, les bandes ennemies. Leur

attitude et leurs mouvements, que nous voyons d'en haut, indiquent une attaque immédiate. C'est donc sur les bords du fleuve que l'action va s'engager. Les nôtres courent au pont du Rhône et le barricadent fortement, avant que les envahisseurs aient eu le temps ou l'habileté de s'y opposer. Bientôt une fusillade des mieux nourries, partant et des abords de la barrière et des collines attenantes, annonce qu'on en vient aux mains.

Les deux batteries de montagne reçoivent l'ordre d'entrer en ligne. Elles se portent rapidement sur un plateau d'où leurs boulets battent les approches du pont. L'ennemi est donc reçu par une grêle de projectiles, ce qui ne l'empêche point de s'élançer avec désespoir vers la barricade, mais voyant, sur l'autre rive, une colonne profonde arriver au pas de course, il renonce à sa tentative et se décide à battre en retraite. Dès lors, il n'attaque plus: il se dé-

fend. Utilisant à cet effet les monticules de Sierre et la forte position de ce bourg, il dispute le terrain pied à pied. Il est un moment toutefois où il ne fait plus aucune résistance et met bas les armes; c'est lorsque les Sierrois, leurs magistrats en tête et l'antique coupe d'argent à la main, viennent adresser aux vainqueurs et vaincus de chaleureuses paroles de bienvenue.

Les opérations de guerre sont terminées; pourtant nous avons encore à gagner Sion, où nous devons être licenciés.

En attendant, les confédérés sont conduits dans un vaste enclos où il leur est fait une distribution générale de *glacier*, offert par le district.

Tout autour s'entasse une population nombreuse, accourue de tous les villages de la contrée et de la montagne.

Il doit y avoir, parmi les curieux, des gens de Sainte-Euphémie. Le curé est peut-être de ce nombre. Son vicaire l'aurait-il

accompagné? Quant au garde champêtre, il doit être encore ici avec sa famille, car il avait à descendre dans la plaine pour y vaquer à ses travaux agricoles, bientôt après mon départ du village, et ceux-ci ne peuvent être terminés.

Parmi les spectateurs pressés autour de l'enceinte, je cherche des yeux ces figures de connaissance, vu que je ne puis quitter ma place dans le rang. Mais n'est-ce pas Joyeux qui s'approche d'un montagnard et qui lui donne une vigoureuse poignée de main? C'est bien lui, et l'homme qu'il a ainsi abordé est le garde champêtre. Le sergent est en veine de salutations: il fait l'empresé avec le vicaire placé tout près de là et avec la femme et la fille aînée de mon second maître, qui se montrent successivement. Je suis l'objet de la conversation, car tout ce monde-là cherche à son tour à me découvrir, et aux gestes de Joyeux je comprends qu'il parle avantageusement de moi.

J'éprouve une grande satisfaction à penser qu'on me verra avec intérêt revenir à la maison. N'était la discipline, j'irais certainement me frôler à ces bons amis que je suis heureux de retrouver: je contiens donc mon impatience et me contente de les regarder avec tendresse.

Cependant la division se remet en marche.

A l'extrémité du bourg, je trouve le garde champêtre et ses gens qui ont tenu à me voir de près et qui, dans ce but, m'attendent sur le bord de la grande route. Enfin, te voilà, Saute-en-Barque! me crie-t-on en chœur. Nous n'allons pas te chercher à Sion: le sergent te ramènera. Je réponds à ces paroles affectueuses en regardant tout la famille d'un air reconnaissant. Le garde champêtre me donne alors sur le cou deux ou trois tapes amicales, et je les quitte, enchanté de cette réception.

Si les troupes ont eu à souffrir de la chaleur durant la matinée, elles ont bien au-

tremement à en pâtir pendant le trajet de Sierre à Sion. L'air est vraiment embrasé. La poussière est aveuglante et lourde. Elle blanchit hommes et chevaux au point de le rendre méconnaissables. Sous cette livrée uniforme, on ne se distingue plus qu'à la voix et par l'à-peu-près de la tournure.

Au surplus, comme la poussière nous donne un air de vieilles troupes revenant d'une expédition lointaine, nous ne sommes point trop mécontents. Sion ne paraît aucunement en prendre occasion de se garer de notre contact. La ville s'est pavoisée de fond en comble pour nous faire honneur, et nous sourit par toutes ses fenêtres et tous ses seuils. Pour un rien, elle nous jetterait des bouquets. Nous traversons sa rue principale au milieu d'une foule énorme, accourue soit des districts les plus rapprochés, soit des cantons de Vaud et de Genève. En tête marche l'état-major général. Nous sortons par la porte du Rhône

pour aller établir notre campement à Champs-secs.

Le lendemain, le chef du département militaire fédéral nous passe en revue et le commandant en chef nous adresse son dernier ordre du jour où il constate que, en deux semaines, nous avons fait des marches forcées, campé sur les froides sommités des Alpes et franchi six des passages les plus élevés de la Suisse.

Tout est fini. Nous allons nous séparer. Les troupes des cantons les plus distants partent les premières. Vient, en dernier lieu, notre tour. Officiers et soldats se mettent en route, en se félicitant d'avoir un beau cours d'instruction pratique à porter sur l'état de service des deux batteries.

Les propriétaires de Sainte - Euphémie sont venus jusqu'à Sion pour retirer leurs

mulets et recevoir l'équivalent de la réquisition. Quant à moi, c'est Joyeux qui me reconduit.

— J'irai jusqu'à Sierre et peut-être jusqu'à Sainte-Euphémie, dit le sergent en quittant Tissonier. Si l'on veut me vendre Saute-en-Barque, je l'achète; à son défaut, je prendrai l'un de ses frères ou de ses cousins. Pour faire le service de guide sur le Saint-Bernard, il me faut une bête de premier choix!

— Adieu, répond Tissonier en riant, et bien des choses aux marmots des trois chambres!

Là-dessus les deux amis se séparent et prennent deux directions différentes.

En passant à Saint-Georges, je dis adieu à la ville de Sion que je ne reverrai peut-être jamais.

Certes! il est fort honorable sans doute, lorsqu'on n'est après tout qu'un simple mulet, de compter comme unité effective

dans ce grand tout qu'on appelle l'armée nationale; cependant, une fois le service fini, on éprouve une véritable sensation de bien-être et de soulagement. On retrouve ses chères habitudes, le toit auquel on a souvent pensé durant les marches et les bivouacs, les personnes de qui on attend protection ou attachement.

Hélas! on ne les retrouve pas toujours, même après une courte absence!

Nous voici à Sierre. La maison où se retire la famille du garde champêtre durant les travaux de la plaine est située dans un village voisin, attendant à des vignobles. J'y conduis tout droit Joyeux qui s'en rapporte à ma mémoire et à mon instinct. Devant le seuil personne. Un silence que je ne m'explique point, vu que la porte d'entrée est ouverte, règne dans la maisonnette. Tout à coup une explosion de sanglots retentit à l'intérieur.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie

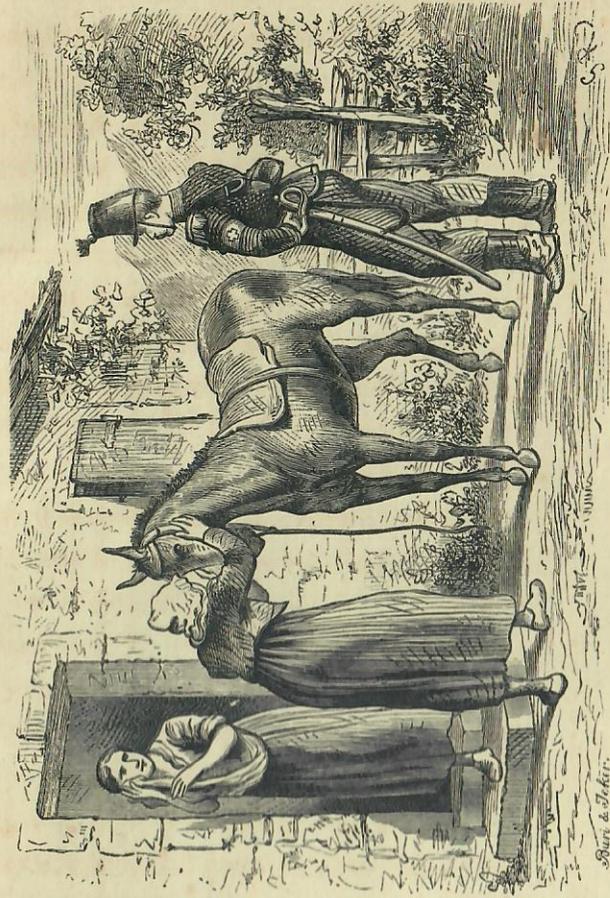
Joyeux, non moins étonné que moi de cet indice de vive affliction.

Nous ne tardons pas à être informés de ce qui se passe : la femme du garde champêtre paraît sur le seuil. Elle pousse un cri en m'apercevant, et sans remarquer Joyeux qui reste ahuri à son aspect, elle me prend la tête dans ses bras, la serre contre sa poitrine, en disant à travers ses larmes :

— O pauvre bête ! tu ne le retrouves plus, ton maître, et tu reviens à point nommé pour le ramener à la maison !

Mort ! Le garde champêtre ! Est-ce bien possible ?

Ursule qui survient et dont le visage frais et riant est maintenant bouleversé, confirme la triste nouvelle. En paroles entrecoupées, elle nous apprend que son père, ne s'étant pas retiré assez vite après avoir chargé une mine, a été frappé par un éclat de l'explosion !



O pauvre bête ! tu ne le retrouves plus, ton maître.....

Joyeux ne sait quelle contenance tenir. Il a vu, il y a deux jours, le garde champêtre en parfaite santé, et il ne retrouve plus que sa dépouille. Cet événement le stupéfie, et il se demande s'il doit se retirer ou attendre encore. La veuve, tout entière à une seule idée, ne prend d'ailleurs pas garde à lui et, la tête recouverte de son tablier, elle s'abandonne à toute la violence de son chagrin.

Et forcément j'assiste, impassible, à cette scène de deuil ! La nature m'a refusé le moyen de témoigner extérieurement la pitié. La douleur d'autrui semble ne pas m'atteindre. J'ai l'air de rester indifférent au malheur dont cette famille est frappée, et Dieu sait pourtant si j'y suis insensible ! Heureusement que Joyeux m'a suppléé. Il sait être sérieux à l'occasion. Aussi trouve-t-il quelques-unes de ces paroles qui ramènent, momentanément au moins, un peu de calme dans les cœurs déchirés.

Le sergent parvient à se faire écouter. Les larmes coulent encore, mais avec moins d'amertume. La nature, à bout de forces, amène un apaisement relatif durant lequel l'âme terrassée semble s'engourdir et s'accorder une trêve.

Au reste, chez nos montagnards, la douleur ne va pas jusqu'à la prostration. Ils regardent promptement en haut. Dans les événements dont ils ont à souffrir, ils reconnaissent bien vite une volonté avec laquelle on ne discute pas. Ils plient d'abord sous le coup, mais se relèvent bientôt, énergiques, à demi résignés. Ainsi fait la veuve. Ses sanglots s'apaisent : quelques tressaillements nerveux indiquent seuls combien le déchirement intérieur a été profond et combien, quoique peu apparent, il sera durable.

Je ne dis rien des réflexions auxquelles je me livre à partir de ce moment jusqu'à notre départ pour la montagne.

Nous nous mettons en route à la nuit close.

J'ai la triste mission, on le sait, de porter mon maître chez lui. Le voyage ne dure pas moins de six heures, y compris les haltes forcées que la fatigue nous impose. A chaque pas que je fais sur la route de la vallée, je sens sur mon dos le poids du défunt et j'entends résonner sourdement la bière qui le contient.

Un long cortège d'hommes et de femmes qui, leurs travaux terminés ou leur curiosité satisfaite, regagnent les communes de la montagne, nous précède et nous suit. En tête, sombre, mais courageuse et résolue, marche la mère de famille qu'Ursule ne quitte point. Ses enfants se pressent autour d'elle. Les plus jeunes ne comprennent qu'à demi leur malheur et s'étonnent de ce retour si différent de leurs rentrées habituelles. Quelques hommes, revêtus de leurs habits

de pénitents, cheminent en psalmodiant à demi-voix l'office des morts. D'en bas monte, comme un accompagnement lointain, le murmure de la Navisance qui coule au fond de l'abîme. Peu de personnes échangent tout bas quelques paroles. Parfois cependant des sanglots éclatent tout à coup : c'est une parente ou une amie de la maison qui ne refoule plus ses larmes, afin que la veuve, en laissant couler les siennes, soulage un peu son cœur brisé. La lune jette sur la caravane sa lumière sereine, éclairant pour elle la forêt, blanchissant le chemin et donnant aux arbres et aux rochers des formes fantastiques qui les font ressembler à une ligne de spectres regardant passer un convoi funèbre.

Le sergent marche à côté de moi, absorbé dans ses réflexions et vivement impressionné de ce mode de transport. Tout monotone de Sainte-Euphémie qui meurt dans la plaine est ainsi rapporté chez lui, mais

Joyeux est, pour la première fois, témoin d'un voyage de ce genre.

Oh! combien de souvenirs auxquels le défunt est continuellement mêlé, me reviennent un à un, pendant que de zone en zone nous approchons du terme de notre course! Mes relations fréquentes avec lui, nos travaux communs, ses bons traitements, tout ce passé revit, se retrace à mon imagination et me remplit d'une poignante tristesse.

A quelque distance du village, le vicaire vient à notre rencontre. C'est lui qui, à Sierre, a reçu le dernier soupir du garde champêtre et qui, après lui avoir fermé les yeux, s'est rendu incontinent à Sainte-Euphémie tout préparer pour les funérailles.

Le jour point à peine lorsque nous arrivons au village.

Le corps est porté dans la maison du défunt où, pendant toute la journée, les parents

et les amis de la famille se relèvent auprès de la couche mortuaire.

Que se passe-t-il au premier repas qui suit notre arrivée?

La veuve s'assied à la place vide du père, puis, la quittant aussitôt, elle appelle son fils aîné. Celui-ci, jeune homme de vingt et un ans au plus, s'approche avec timidité et demande .

— Que voulez-vous de moi, ma mère?

— Que tu occupes la place qui te revient de droit puisque Dieu nous a repris ton père. Tu es maintenant le chef de la famille. Assieds-toi et commande : nous autres, moi et tes frères et sœurs, nous t'obéirons!

— Non, non, mère! Il n'y a pas ici d'autre maître que vous. Moi, en particulier, je veux vous être soumis en tout et tous jours.

— Allons, Jean, ne pense pas avoir plus de sagesse que les anciens : ils ont réglé la chose pour le plus grand bien de la paroisse. Si ton père pouvait parler, il t'ordonnerait de faire ce que je te prescris en son nom!

Le jeune homme n'ose plus résister. Il fait signe qu'il va obéir. Alors sa mère et ses frères et sœurs défilent en sa présence, s'inclinent au passage et vont s'asseoir à table au-dessous de lui.

Durant le repas, aucune parole n'est échangée.

Je suis retourné à l'étable du presbytère. Par la fenêtre qui ouvre sur le jardin, j'aperçois M. Gravibus qui lit son bréviaire et qui, l'ayant terminé, se promène à pas lents. Il donne, sans nul doute, de vifs regrets au paroissien qu'il vient de perdre,

car sa physionomie, qui reflète habituellement le calme de son âme, a un caractère attristé dont la cause ne peut être douteuse.

Joyeux donne-t-il suite à son projet de m'emmener avec lui à Liddes? Je ne le pense pas. S'il a abordé ce chapitre avec le curé, ce qui est probable, il aura été arrêté, dès les premiers mots, par un refus catégorique. Le presbytère ne peut se passer de mulet; dès lors, pourquoi me vendrait-on, à moins que Joyeux ne consente à me payer beaucoup plus que je ne vaudrais, ce qu'il se gardera bien de faire? Le sergent cherche sans doute ailleurs. Le fait est que l'après-midi s'écoule et que mon acheteur ne se montre plus.

Vers le soir, Marguerite vient me gouverner. Elle est accompagnée d'Ursule dont les yeux gonflés attestent qu'elle a versé toutes les larmes contenues dans son jeune cœur. Ursule raconte à sa marraine que le mili-

taire qui m'a ramené de Sion a proposé à sa mère d'entrer à son service, comme ouvrier de campagne, jusqu'à l'entrée de l'hiver. Le bon Dieu, a-t-il ajouté, est souvent bien cruel pour ses créatures. Puisque, dans ce cas-ci, il me fournit l'occasion de donner un bon coup de main à des compatriotes dans le malheur, je ne la laisserai pas échapper. Ma mère, continue Ursule, a accepté, crainte de ne pouvoir, avec deux bras vaillants de moins, suffire aux vendanges et aux travaux d'automne.

Ainsi Joyeux ne repartira pas incontinent et les jours où je serai de service chez la veuve, je le verrai, comme on dit, en long et en large, et nous travaillerons ensemble.

Décidément le sergent n'a pas la bosse de la tendresse paternelle très développée, autrement il ne laisserait point ses nombreux enfants se morfondre à attendre son retour.

Le lendemain, on procède à l'enterrement. Le défunt avait des parents par douzaines et nombre d'amis et d'obligés. Toute la paroisse d'ailleurs, à la tête de laquelle on avait cherché souvent à le placer, l'estimait et l'aimait. Rappeler ces circonstances, c'est dire l'affluence de personnes qui se porte à ses funérailles.

L'usage veut que toute cette foule soit, au sortir de l'église, traitée par la famille.

Les provisions mises de côté, pendant bien des années, en vue de l'événement actuel, sont donc tirées de la cave et du grenier. Aux grosses fumées qui sortent des cheminées de la maison, je vois que les préparatifs du repas funéraire sont poussés activement et sur une grande échelle. En même temps commence la cérémonie proprement dite.

Les cloches appellent les fidèles à l'église.

J'entends, un peu après, la marche lente du cortège à travers les rues du village.

Mon étable est, d'un côté, attenante au cimetière. Cette circonstance me permettra d'écouter l'allocution que le curé prononcera peut-être au bord de la tombe, si tant est qu'il prenne en effet la parole, comme il lui arrive quelquefois de le faire.

Mon attente n'est pas trompée. Le service terminé, la foule pénètre dans le cimetière. Au silence qui s'établit peu à peu, je comprends que M. Gravibus va se faire entendre.

Malheureusement je ne saisis que quelques-unes de ses phrases et encore seulement lorsque par hasard il se tourne de mon côté.

— « Mes frères! dit-il, vous l'avez connu, vous l'avez aimé et voilà que, avant l'heure, il s'est retiré du milieu de vous.

» Vous l'avez aimé, parce que c'était une

âme forte, un cœur vaillant; parce qu'il haïssait le mal et pratiquait le bien.

»... Qui le valait pour l'ardeur et la persévérance au travail? pour l'indépendance du caractère? pour le dévouement à l'égard des siens? pour sa douceur envers les petits et les faibles?...

»... Cette terre, dont l'ombre va l'envelopper, l'a-t-il assez arrosée de ses sueurs, stimulée de son énergie, protégée de sa vigilance?

» Et quelle foi simple et ardente tout ensemble!

» Dieu aime ces vies solitaires qui éclosent et mûrissent à l'écart, illuminées d'un rayon d'en haut.

» Il s'y complaît et les suit d'un regard attendri, sans s'étonner de leur naïveté et de leur ignorance!

» Elles l'attestent, comme là-bas, dans les cités et les plaines, l'intelligence humaine, éclairée et agrandie, le constate et l'affirme !

» Oui, il est bien que nos vallées et nos alpages soientensemencés de ces natures droites et pures. Il y a, au loin, tant de doutes, de lâchetés et de chutes, qu'il faut au moins que, sur les hauts sommets, les populations agrestes servent Dieu en esprit et en vérité! »

Le curé continue, mais ce qu'il ajoute ne parvient pas jusqu'à moi.

Un bruit sourd retentit. C'est la bière qu'on descend dans la fosse, c'est la terre qui tombe et s'amoncelle, puis c'est la foule qui passe pour aller s'asseoir au festin mortuaire...

Mon histoire est terminée.

Quinze mois plus tard

Grande nouvelle!

Joyeux n'est pas marié, mais pas du tout!

Il n'a point quitté Sainte-Euphémie au

commencement de l'hiver, comme il en avait témoigné l'intention.

Quelques jours avant qu'il se décidât à rester, je le voyais plus agité et plus soucieux que de coutume.

Car il était devenu soucieux, le jovial sous-officier, toujours jusque-là en veine de plaisanteries et disposé à faire rire les autres.

Plus de ces idées aventureuses dont il émaillait ses allocutions militaires et qui, pour arriver au galop, semblaient attendre seulement le contact d'un uniforme! Plus de ces tours de phrases, fort étrangères au curé et à son vicaire, et qui m'avaient, plus d'une fois et tout ensemble, amusé et ébahi!

Tissonnier qui, un jour, vint de la plaine s'enquérir de lui, frappé de son air tragique, lui demanda s'il avait l'intention d'avaloir un sabre et s'il craignait de ne pouvoir en venir à bout.

J'entendis Joyeux, une autre fois, mettre à la torture le refrain de sa chanson favorite pour lui faire dire que l'artillerie en général et celle de montagne en particulier n'étaient bonnes à rien.

En revanche, pour l'ouvrage, il était de feu et d'acier. Il fallait le voir dévalant le bois d'affouage, défonçant des terrains ou descendant à la morte saison le foin fauché sur les alpages. Et le bétail! Comme il était soigné et comme on le remarquait aux pâturages d'automne et à l'abreuvoir! Aussi n'y avait-il qu'une voix sur le compte de l'Entremontan pour le trouver aussi infatigable qu'intelligent. La veuve, rassurée par cette activité dévorante, ne pouvait trop s'extasier sur sa trouvaille et tout le village en vint à la lui envier.

— Et la femme, dira-t-on, où est la femme?

— Elle n'est pas loin, la femme! Il y a en effet une jeune et jolie villageoise, labo-

rieuse et appliquée à ses devoirs, qui est pour beaucoup, je devrais dire qui est tout dans les grands coups de pioche ou de hache du sergent, et plus encore dans ses tourments d'esprit.

Ursule, malgré sa candeur, n'a pas tardé à découvrir le secret de Joyeux. Les jeunes filles ont, paraît-il, un flair merveilleux pour pénétrer promptement ces sortes de mystères. Ce n'est même pour elles qu'un jeu lorsque leur propre cœur est de moitié dans l'opération.

Mais la malicieuse enfant, un peu intimidée cependant par la réserve du jeune homme, feint de ne rien voir et de ne rien comprendre.

— Si je me trompais ! dit-elle sans trop croire elle-même à ce qu'elle dit. Il parlera bien une fois !

Mais Joyeux ne s'avance point. Il n'oserait. Il a beau être militaire : bien des artilleurs, en matière de sentiment, n'ont

pas plus de courage que des poules mouillées. Aucun encouragement, aucune aide ne lui venant du côté où il pourrait en attendre, il refoule son secret le plus avant qu'il lui est possible, sans se douter qu'il est percé à jour.

Puis voilà que, certain soir, un mot échappé par mégarde en dit plus que des volumes. A ce mot, on rougit beaucoup, on échange en tremblant de timides aveux, on pleure même un peu d'émotion et de bonheur, et tout est expliqué et tout est aplani, et il ne reste plus qu'à faire publier les bans d'un nouveau mariage ! En effet, tout en souffrant beaucoup, on s'est observé, on s'est étudié, on se connaît à fond, si bien qu'on est sûr de se convenir parfaitement. On est encore plus sûr de ne pouvoir, quoi qu'il arrive, désormais vivre l'un sans l'autre !

Mais il y a des consentements à solliciter et à obtenir. Or, voyez la chance ! l'affaire

marche toute seule. Le grand frère autorise, la veuve applaudit, la parenté trouve bon, le curé bénit d'avance, le vicaire prend feu, et Saute-en-Barque fait signe qu'oui. De cette manière, j'aurai au moins quelqu'un qui, de temps à autre, racontera en ma présence les épisodes du grand rassemblement de 1861.

Le sergent, au comble de ses vœux, redevint, sans se faire prier, le Joyeux d'il y a un an. Une foule d'idées couleur de rose, d'azur et d'or grimpent à son cerveau, s'y installent, y font une musique étourdissante et le menacent d'une explosion. Il leur donne issue au moyen d'une allocution qu'il m'adresse *in petto*, entre quatre yeux, faite d'avoir sa compagnie pour l'entendre et y applaudir. De plus, Joyeux prodigue à toute la paroisse des poignées de mains à désarticuler les poignets, tant ils sont énergiques! Il sauterait même au cou de sa future parenté, y compris, dit-il, les deux

tricornes, n'était que celle-là craindrait de se prêter à ces accolades frénétiques et que ceux-ci s'y refuseraient absolument.

Les noces sont aussi brillantes qu'elles peuvent l'être à la montagne, lorsqu'on remplace la couronne d'oranger par un bouquet de fleurs des champs, les voitures et les dragées par un cortège cheminant à pied, et les contredanses par les sauteuses du pays. La joie n'en est pas moins vive et le bonheur des époux moins franchement exprimé. A la fin du repas, le sergent entonne sa chanson d'artillerie et pèse d'une ardeur toute particulière sur le refrain final:

Mais pour causer un doux émoi,
Faire qu'on s'aime et se marie,
Chers camarades, parlez-moi,
Parlez-moi de l'artillerie!

Je termine, cette fois bien décidément. J'ai dit tout ce qui m'est arrivé d'important et de particulier.

Que si l'on veut, après avoir entendu mon histoire, se faire une idée vraie de ma personne, on n'a qu'à feuilleter l'album consacré par le peintre Adam au rassemblement des hautes Alpes. Je figure sur le frontispice et à la feuille N° VIII. J'ajouterai seulement que l'artiste, à mon grand regret, m'y fait tourner le dos au public et qu'il m'a démesurément raccourci les oreilles. C'est là une irrévérence et une réduction que j'ai beaucoup de peine à lui pardonner, malgré sa célébrité.

Médaille de 1^{re} classe à l'exposition de Genève en 1872.

REVUE

HORTICOLE, VITICOLE ET APICOLE

DE LA SUISSE ROMANDE

*Paraissant chaque mois par livraisons de 24-32 pages
grand-in-8, avec gravures noires.*

Cette publication, dirigée par un horticulteur distingué auquel s'est joint une nombreuse collaboration, se répand peu à peu dans la Suisse française, où elle paraît appelée à s'y faire une place honorable parmi les publications diverses qui sont distribuées dans ce pays.

Chaque mois des articles spéciaux sur l'horticulture et la viticulture sont mis sous les yeux de ses lecteurs. Parmi les articles viticoles, nous citerons ceux de la *Coulture du raisin*, *De l'emploi des sarments comme litière*, *L'échelas-baïonnette*, *Des différentes plants*

de vignes, tout autant de sujets qui intéressent vignerons et propriétaires. Sa rédaction s'efforce de donner autant de variété que possible dans les articles publiés, et la partie apicole (soin des abeilles) y est aussi très soignée par des praticiens distingués. C'est une publication très utile et qui offre une lecture instructive aussi bien à l'homme des campagnes qu'à l'habitant des villes.

Prix : 8 fr. par an.

Pour les instituteurs : 6 fr. par année.

*Les demandes d'abonnement doivent être adressées à
A. LARPIN, éditeur-gérant, à Lausanne.*

PUBLICATIONS DE A. LARPIN, ÉDITEUR

à Lausanne.

Annales du tir cantonal vaudois de 1868, contenant les discours prononcés et la classification des prix délivrés, avec la liste des tireurs récompensés, 1 vol. in-8 broché 1 fr.

Les Misérables, par *Victor Hugo*, édition de Lausanne, 5 jolis volumes, brochés 15 fr.

Académie des jeux, contenant la règle de chacun des principaux jeux, soit des cartes, billard, échecs, dominos, dames, etc., la manière de jouer avec avantage les jeux de calcul et les probabilités des jeux du hasard, les punitions attachées aux fautes, etc., 1 vol. broché 1 fr. 50

Médecine vétérinaire des bêtes à cornes, résumé des soins à donner au bétail malade, avec indication des remèdes à employer, par *Ch.-David Cottier*, de Rougemont, 5^e édition, 1 vol. in-12 broché. 1 fr. 50

Saute-en-Barque, ou Confidences d'un mulet d'artillerie; nouvelle par *Ch.-L. De Bons*, avec illustrations par *Gustave Roux*, 1 vol. in-12 imprimé sur beau papier, broché 2 fr. 50

LAUSANNE — IMP. GEORGES BRIDEL.
